



DIDIER DESCHAMPS
SON ALBUM DÉDICACÉ
EXCLUSIF



MONDIAL 2019
ALLEZ LES FILLES !
NOS FACE-À-FACE

HUGO LLORIS
PAROLES DE CAPITaine

LAVIE EN BLEU

NOËL LE GRAËT
«LA FFF A 100 ANS»
Une grande interview



FRANCE - JAPON
4 AVRIL 2019

COUPES DU MONDE
NOS REPORTAGES EN LIBERTÉ

PARIS MATCH HORS-SÉRIE | COLLECTION «A LA UNE» N° 2 |
1949 | 2019
70
ANS

EUGÉNIE
LE SOMMER
30 ans. Neuf fois
championne de France
avec l'Olympique
lyonnais. En 159
sélections en équipe
nationale – un record –
l'attaquante bretonne a
marqué 74 buts.

KYLIAN
MBAPPÉ

20 ans. Le prodige de
Bondy compte trois
titres de champion de
France, deux avec l'AS
Monaco, un avec le PSG.
Champion du monde
2018, il a été classé
quatrième au Ballon d'or.

M 01066 - 2H - F: 6,95 € - RD



L'INSTANT TAITTINGER

ESPRIT DE FAMILLE

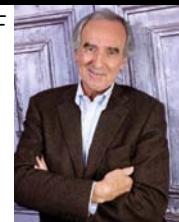


CHAMPAGNE
TAITTINGER
Reims

9 septembre 2018, Château de la Marquette.
L'équipe du Champagne Taittinger prépare
le cochelet, le dernier jour des vendanges.

Photo de Massimo Vitali.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.


PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Régis Le Sommer.

DIRECTEUR DE LA PHOTO

Guillaume Clavières.

DIRECTEUR DE CRÉATION

Michel Maiquez.

RÉDACTEUR EN CHEF

Patrick Mahé.

CONSEILLER PHOTO

Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF TECHNIQUE

Tania Gaster.

COORDINATION ÉDITORIALE

Gwenaelle de Kerros.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Ludovic Bourgeois (maquette),

Emilie Cabot, Bruno Jeudy,

Pascal Meynadier, Juliette Pelerin,

Mathias Petit (iconographie),

Laurent Raymond (révision),

Florence Saugues, Ghislain de Violet.

ARCHIVES PHOTO

Yvo Chorne (chef de service).

DOCUMENTATION

Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourel.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél.: 01 87 15 56 76.

Sandrine Pangrazzi. Tél.: 01 87 15 56 78.

IMPRESSION

Roto France Impression,

Lognes (77) et Maleherbes (45). Achevé

d'imprimer en mai 2019. Papier provenant

majoritairement de France, 0% de fibres

recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation:

Pot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Lagardère

Media News, société par actions simplifiée

unipersonnelle (Sasu) au capital de 2 005 000 €.

siège social : 2, rue des Cévennes, 75015 Paris.

RCS Paris 834 289 373.

Associé: Hachette Filipacchi Presse.

PRÉSIDENT

Arnaud Lagardère.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Benqué.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :

0917 C 82071. ISSN 0397-1635.

Dépot légal : juin 2019 / © HFA 2019.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

3-9 rue André Malraux

92300 Levallois-Perret.

Présidente: Constance Benqué.

Directrice générale:

Marie Renoir-Couteau.

Directrice commerciale et diversification :

Fabienne Blot.

Assistante: Aurélie Marreau.

Tél. : 01 87 15 49 20.



100 bougies et 2 étoiles

ON COMPTAIT QUELQUES MILLIERS DE CENTENAIRES AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE. ILS SONT AUJOURD'HUI UN DEMI-MILLION. PARMI EUX, UNE VIEILLE DAME BAIGNÉE DE JOUVENCE, MYTHIQUE FONTAINE À L'ÉTERNELLE JEUNESSE... OUI, LA FÉDÉRATION FRANÇAISE DE FOOTBALL A 100 ANS ! Soufflant sur ses cent bougies, elle brille sous les deux étoiles de l'équipe de France, championne du monde en 1998 et en 2018. Remontons sa « longue marche ». Beaucoup ignorent que la Coupe du monde (le trophée Jules-Rimet) est une invention française. Il en est ainsi de la Coupe d'Europe des clubs, également, devenue Ligue des champions ; seul l'OM l'a remportée, Saint-Etienne – les Verts ! – et Monaco se hissant en finale, perdue hors l'honneur ! De même en est-il du Ballon d'or, encore une invention de nos pionniers du foot.

POUR LES FRANÇAIS, LE RÊVE COMMENCE EN 1958. Les héros s'appellent Kopa, Piantoni, Fontaine, trio gagnant, tombé en Suède sous les arabesques d'un surdoué de 17 ans, le Brésilien Pelé. Il fera la couverture de Paris Match en 1970, après sa démonstration lors du Mundial au Mexique. Aujourd'hui, Mbappé, autre génie, français celui-là, fait saliver les exégètes. Sans lèse-majesté, le voilà même comparé au roi Pelé... Par un des tours de magie dont elle a le secret, la publicité* réunira le maître à jouer mythique et l'héritier aux dons si précieux.

VINGT ANS DE VACHES MAIGRES, PUIS VINGT ANS DE BONHEUR. Dès la fin des années 1970, sous la baguette de Michel Platini, les Bleus retrouvent le goût de la Coupe du monde. Argentine (1978), Espagne (1982), Mexique aux exploits (1986) et l'apothéose de 1998 – enfin la première étoile –, saluent le renouveau. Il y a des accidents (la terrible « corrida de Séville » en 1982), l'élimination précoce avant les Etats-Unis (1990), mais aussi un titre de champion d'Europe (1984), qui récompense une génération dorée. Belle époque, où les Bleus étaient chez eux à Match. Ils multipliaient, à la carte, les sujets photo sans fixer la montre ou le chrono. Ils donnaient du temps, interview comprise, à plaisir et en liberté.

L'OR TOMBE EN 1998. ENFIN ! Merci à Aimé Jacquet, manager exemplaire et « maquignon » vertueux. Un modèle pour Didier Deschamps. Un pair et un père spirituel. Avec Zidane, les Bleus décrochent le Graal, mais d'un coup de tête victorieux (1998) à un coup de boule malheureux (2006), la France dilapide l'héritage préservé lors de l'Euro 2000. Knysna (Afrique du Sud) en 2010, avec sa révolte en baskets, vire à la mascarade !

IL FAUT TOUT RECONSTRUIRE. Noël Le Graët, aux convictions granitiques, ouvre un immense chantier (notre interview, p. 6). Didier Deschamps, sélectionneur à l'éthique choc, en est l'architecte (son album photo intime p. 58). Florence Hardouin, directrice générale, devient l'atout maître d'une quasi parité fédérale dans un univers très masculin. Huit ans après la flétrissure de Knysna, les Bleus décrochent leur deuxième étoile. Elle brille au-dessus des 2 millions de licenciés, dont 800 000 jeunes de moins de 13 ans et 180 000 féminines formées à travers 1 000 écoles. Une chance encore : la France organise leur Coupe du monde. Derrière Eugénie Le Sommer, la plus titrée, et Amandine Henry, meneuse de jeu, les Bleues se lancent dans le sillage des Bleus. Place au rêve...

ALLEZ LES FILLES ! ■

* Montres Hublot.

CRÉDITS PHOTOS P. 3: DR. P. 4: V. Clavières, P. Petit, P. Le Tellier, AKG, J. Garofalo, V. Capman. P. 6 et 7: V. Clavières, A. Martin/Presse Sports, Presse Sports, P. Lahalle/Presse Sports. P. 8: P. Lahalle/Presse Sports. P. 10: V. Clavières. P. 12 à 19: P. Petit. P. 20 et 21: V. Capman. P. 22: J.-F. Robert. P. 24 et 25: P. Le Tellier. P. 26 et 27: F. Pages, Presse Sports, WEREK/EXPA/Presse Sports. P. 28 et 29: K. Pfaffenbach/Reuters. P. 30 et 31: J. Garofalo. P. 32 et 33: akg-images/ullstein bild. P. 34 et 35: Presse Sports, Vandystadt. P. 36 et 37: Le Moel/Presse Sports. P. 38 et 39: Presse Sports, J. Mac Dougall/AFP. P. 40 et 41: J. Garofalo/P. Jarnoux. P. 42 et 43: P. Le Tellier. P. 44 et 45: J. Garofalo. P. 46 et 47: J. Garofalo. P. 48 et 49: J. Garofalo/P. Jarnoux. P. 50 et 51: Presse Sports. P. 52 et 53: P. Le Tellier, Presse Sports. P. 54 et 55: P. Jarnoux. P. 56 et 57: P. Jarnoux/B. Thomas/Getty Images. P. 58 et 59: L. Ming/Xinhua/News Pictures, I. Groothuis/Witters/Presse Sports, Corbis via Getty Images. P. 60 et 61: J. Lange, Getty Images, WEREK/EXPA/Presse Sports, J. Catuffe/Getty Images, C. Can/Xinhua/News Pictures. P. 62 et 63: AFP, SIPA, Sygma via Getty Images, S. Valiela/Bestimage, P. Lahalle/Presse Sports. P. 65: DR. P. 66 et 67: V. Capman. P. 68: S. Stacpoole/Presse Sports. P. 70 et 71: G. Bigot. P. 72 et 73: FFF. P. 74 et 75: P. Jarnoux. P. 76 et 77: P. Le Tellier, J. Garofalo/P. Jarnoux, J. Lange, J. Garofalo, J. Perier, J. Garofalo. P. 78 et 79: Corbis via Getty, M. Hangst/AFP, J. Garofalo. P. 80 et 81: R. Martin/Presse Sports. P. 82 et 83: J. Prevost/Presse Sports, M. Van Steen/Presse Sports. P. 84 et 85: P. La Halle/Presse Sports, S. Boué/Presse Sports, R. Martin/Presse Sports. P. 86 et 87: P. La Halle/Presse Sports, S. Boué/Presse Sports. P. 88 et 89: V. Capman. P. 90 et 91: B. Wis, M. Litran, J. C. Deutsch, SIPA, DR, B. Gysembergh, News Pictures, K. Wandycz, V. Capman, J. Catuffe/KCS. P. 92 et 93: V. Clavières, P. 94 et 95: V. Clavières, V. Capman. P. 96: B. Giroudon. P. DR.

SOMMAIRE

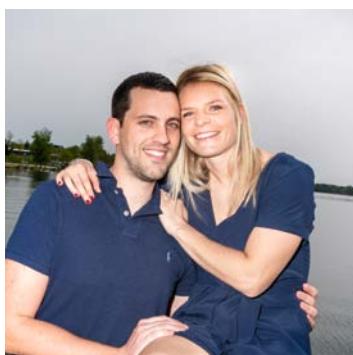


NOËL LE GRAËT 6

« Comment j'ai reconstruit l'image de l'équipe de France après Knysna... »

Interview Patrick Mahé

ALLEZ LES BLEUES ! 12



Eugénie Le Sommer :
« Quand je veux quelque chose, je ne lâche jamais »

Interview Florence Saugues

Kadidiatou Diani : « le plus dur a été de convaincre mon père »

Par Florence Saugues

Aïssatou Tounkara, retour au top niveau après sa double fracture
De notre envoyé spécial à Madrid
Ghislain de Violet

Amandine Henry : « Le foot ? C'est ma raison de vivre. Mais j'adore aussi la mode »

Par Juliette Pelerin

Au nom de ses valeurs, Corinne Diacre a refusé la tentation américaine

Par Emilie Cabot



HORS SÉRIE COLLECTION « A LA UNE » N° 2 JUIN - JUILLET 2019

LA COUPE DU MONDE FÉMININE
SE JOUE DU
7 JUIN AU 7 JUILLET 2019
Toutes les informations,
les résultats, les photos, à suivre
sur parismatch.com



NOS HÉROS : 1958-2018, L'ALBUM DE LA GLOIRE 24

NOS ANNÉES CHOC 30



Espagne 1982. Pour qui sonne le glas

Par Jean Cau

La lettre ouverte aux Français de Michel Platini

Mexique 1986. « Bra-zil ! Bra-zil ! » criait le stade. Et soudain : « Fran-cia ! »

Par Michel Platini

EN LIBERTÉ 42



LES PATRONS 56



SIGNÉ DESCHAMPS 58

Simplicité, naturel, respect, humilité. Didier incarne toutes ces valeurs

Par Nagui

CAPTAIN LLORIS 66



« Etre champion du monde ? On est admiré, certes, mais jugé... plus sévèrement »

Interview à Londres Emilie Cabot

LES COULISSES 70

L'ÉLÉGANCE DU GESTE 80

FANS D'EUX 88

FEMMES DE POUVOIR 92

Brigitte Henriques, vice-présidente déléguée de la FFF

Interview Florence Saugues

Stéphanie Frappart, arbitre label Fifa

Par Emilie Cabot

Nathalie Boy de la Tour, présidente de la Ligue de football professionnel

Par Bruno Jeudy

DES COUPES ET DES COUPLES 98

HUBLOT



HUBLOT

BOUTIQUES

CANNES • COURCHEVEL
MONACO • PARIS • ST-TROPEZ

hublot.com • f • t • i

Big Bang Unico.

Boîtier en King Gold, un alliage d'or 18K exclusif réalisé par Hublot. Lunette en céramique. Mouvement manufacture chronographe UNICO. Bracelet interchangeable par un système d'attache unique.



LA FIERTÉ DU PRÉSIDENT: SA GALERIE DES TROPHÉES

Le 10 mai, le président, nous a reçus dans son bureau à la Fédération française de football. Il pose devant les deux coupes du monde (1998 et 2018) et le fanion des vœux de la Fifa pour les 100 ans de la FFF.

Photo VIRGINIE CLAVIÈRES



Noël Le Graët

« Comment j'ai reconstruit l'image des Bleus après Knysna ? Didier Deschamps, des femmes à la barre et du sang neuf. Pari gagné ! »

Interview PATRICK MAHÉ

Paris Match. Bon anniversaire président.

Noël Le Graët. Anniversaire ?

Oui, la Fédération fête son centenaire, n'est-ce pas ? ;

Vous, heureusement, ne faites pas votre âge...

[Sourire amusé.] La jeunesse c'est dans la tête. La FFF, il est vrai, a la tête bien faite. La tête... Et les jambes... [Clin d'œil.] En fait, mon mandat court jusqu'à la fin 2020. Le 25 décembre prochain, jour de Noël – vous comprenez pourquoi je m'appelle Noël ! –, ce sera vraiment mon anniversaire. J'aurai 78 ans. Comptez : presque quatre fois 20 ans.

Nous savons que vous sortez d'une lourde épreuve physique. Votre santé ?

Disons que j'ai fait ce qu'il fallait, jusqu'à la dernière intervention en février... On m'a opéré du poumon. Aujourd'hui, je suis en pleine santé. [Il se tourne vers Alexandre Chamoret, patron de la communication, avec un sourire complice.] C'est derrière nous.

2020, ce sera aussi l'échéance du prochain Euro... ?

Oui et j'espère bien que les Bleus vont le gagner après avoir perdu la finale 2016, à un tir sur le poteau près, en dernière minute ! Au football, le risque zéro n'existe pas. Rien n'est gagné d'avance. Un tir sur le poteau, un penalty manqué, et pas de happy end ! Depuis lors, heureusement, est arrivée la deuxième étoile, la Coupe du monde victorieuse en Russie.

Soyons directs. Vous célébrez le centenaire de la FFF sur un palmarès grandiose : un titre de champion du monde, l'organisation de la Coupe du monde féminine, toutes les équipes de jeunes et les espoirs en finale de leurs compétitions... C'est du jamais-vu !

Deux étoiles et tout s'illumine ? Ce serait trop simple. Non, il n'y a pas que cela. Nous recueillons les fruits d'un authentique travail de fond, du football amateur jusqu'au plus haut niveau professionnel.

Vous êtes réélu avec succès depuis 2011 à la tête de la

Fédération et du football français. Quelle est la méthode Le Graët ? Celle d'un chef d'entreprise ? En effet, sur le plan professionnel, vous employez 800 salariés [Celtigel, Celtarmor, Les Pêcheries d'Armorique]. Vous générez quelque 250 millions d'euros de chiffre d'affaires...

Huit cents salariés, oui. De plus, beaucoup de familles bretonnes dépendent de l'entreprise. Je pense aux 340 équipages de bateaux de pêche qui, de Saint-Malo à Morlaix, au nord, de Concarneau à Pornic, en Bretagne du Sud, sillonnent nos mers. Nous allons même jusqu'en Vendée, aux Sables-d'Olonne. La FFF, c'est aussi une entreprise, en effet. Comme je l'ai déjà dit, son Club France, l'image emblématique, est exposé aux accidents de parcours. Si l'entreprise perd un marché, elle peut en gagner un autre. Elle mise sur la durée. Si l'équipe de France perd pour un tir sur le poteau, la sanction est immédiate ; il n'y a pas forcément de rachat et ça peut changer beaucoup de choses...

Votre méthode de management est-elle la même ?

Elle tient avant tout dans le fait de mettre les bonnes personnes à la bonne place, à tous les niveaux. Dans l'entreprise comme à la Fédération. Ici, à la 3F, cela va du terrain (Didier Deschamps, Corinne Diacre), en passant par la quinzaine de sélections de jeunes, les compétitions comme la Coupe de France, l'une des plus prestigieuses et anciennes du monde, la formation française, du football amateur au football de très haut niveau, à la direction générale (Florence Hardouin), du marketing à la gestion. Quand j'ai pris la Fédération en main, je connaissais bien le milieu pour en avoir été le vice-président et aussi le président de la Ligue professionnelle entre 1991 et 2000. J'avais déjà diagnostiqué certains manques. Des gens occupaient des postes pour lesquels ils n'étaient pas faits. Fallait-il s'en séparer ou les déplacer ? Les hommes étaient-ils en cause ou n'étaient-ils pas adaptés aux postes en question ? Je me suis interrogé, comme je le faisais depuis toujours pour mon entreprise, à Guingamp. Avant d'arriver où nous

Suite p. 8

en sommes, Celtigel, par exemple, était menacé de liquidation. Je l'ai racheté en 1986. J'ai démarré avec trois employés. Vous connaissez la suite... Les bonnes personnes aux bonnes responsabilités, ici ou ailleurs, à Guingamp ou à Paris, c'est la règle de base.

Et c'est ainsi que vous avez recruté Florence Hardouin. Aujourd'hui, la FFF est citée en exemple pour la parité hommes-femmes (55%-45%) alors que ce milieu est traditionnellement très masculin, voire taxé de machisme.

D'abord j'ai rajeuni les cadres, puis j'ai voulu reconstruire l'image des Bleus, détériorée après la Coupe du monde en Afrique du Sud (Knysna, en 2010). J'avais aussi besoin de têtes nouvelles, d'esprit moderne et de sang neuf. Nous avions un monopole à l'ancienne, côté publicité, avec le groupe Sportfive. Un monopole usé, arrivé en bout de course. Il fallait internaliser la gestion des droits, rendre confiance aux agences et plaider pour la défense de contrats collectifs, alors que les joueurs, très sollicités, cédaient à la tentation du contrat individuel. J'ai d'abord cherché le profil idéal pour rénover ce gros chantier. C'est ainsi que j'ai recruté Florence Hardouin, ancienne championne d'escrime et cadre supérieure chez SFR (elle était directrice du marketing). Avec elle, les gros annonceurs sont revenus très vite et nous avons négocié de meilleurs contrats. Ce qui nous a permis d'augmenter le budget, notamment en faveur du football amateur (de 50 millions à près de 100 millions d'euros), d'investir dans la formation, le football féminin, de rénover Clairefontaine.

Un souffle nouveau après Knysna...

C'était urgent. De gros partenaires n'avaient plus confiance en nous. Nous avons regagné leur estime et combattu le scepticisme. C'était une époque où des joueurs étaient mal aimés. Ceux qui ne chantaient pas "La Marseillaise", qui semblaient ne penser qu'à eux. Le fossé affectif s'était creusé avec le public.

Et vous avez placé Didier Deschamps à la barre de la sélection française...

Oui et l'ironie du sort nous a fait commencer par une défaite (2-0) en Ukraine, en novembre 2013. Une défaite terrible quasi éliminatoire pour la Coupe du monde au Brésil ! Didier était accablé.

Stade de France, le 9 septembre 2018. Les Bleus viennent de vaincre les Pays-Bas (2-1) en Ligue des nations, leur première rencontre depuis le titre mondial, qu'ils célèbrent ce jour-là avec leurs supporters. Devant le trophée, l'émotion est au rendez-vous, tant pour le président Le Graët que pour Hugo Lloris.



Aux yeux de Noël Le Graët, Fernand Sastre, qui dirigea la FFF de 1972 à 1984 et fut l'initiateur de Clairefontaine, « reste le plus visionnaire des présidents ».

Nous nous sommes révoltés, et avons stimulé les joueurs d'une même voix. Résultat : 3-0 pour les Bleus au retour. Le point de départ de la reconquête. Avec Didier, j'étais plus qu'en confiance, presque en osmose. J'appréciais depuis toujours son sens du travail bien fait, sa rigueur et sa rectitude morale. Là encore, je savais qu'il était l'homme de la situation.

Il a pourtant fallu vous séparer de Laurent Blanc. Pas facile, car lui aussi luttait pour effacer le cauchemar de Knysna. Vous n'aviez rien à lui reprocher...

Pas facile, c'est vrai, d'autant que je l'avais admiré quand il était joueur. Mais comme au sein de l'entreprise, quand surgit un arbitrage, même délicat, la discussion s'est faite sans états d'âme, mais avec humanité.

L'arrivée de Deschamps a permis de ressoudre les liens entre joueurs non sans incidents de parcours : vous avez géré l'affaire Benzema avec beaucoup de diplomatie. Didier Deschamps en a subi les désagréments, jusqu'à être visé par de grossières polémiques, voire des procès d'intention, un rien surréalistes...

J'aime beaucoup Karim Benzema. Il le sait. C'est un joueur exceptionnel. Didier l'a souvent appelé en sélection, même quand il ne marquait pas et qu'il avait le public à dos. Le reste ? C'est la télé, certaines chaînes d'info, les tweets, Facebook, les polémiques du micro, que sais-je ? Avant, un mot de trop et c'était cinq colonnes à la une ! Aujourd'hui, la surenchère des réseaux sociaux tourne souvent à l'exutoire. On n'y peut rien. Vous savez, une équipe de France, ce sont 23 sélectionnés pour 11 places de titulaires. La concurrence est rude. Dans aucun métier, on ne laisse la moitié des effectifs sur le banc ! [Soupir.] Didier, solide, fidèle, est très fort pour façonner l'esprit de groupe, jouer une sorte de famille. Il est lucide et ne change pas d'idée selon le caprice de tel ou tel.

Au-delà du buzz, les chiffres impressionnent et vous créditez d'un bilan flatteur. Votre budget est de 250 millions d'euros, soit un gain de revenus commerciaux de plus de 57% en dix ans. Vous comptez 2 millions de licenciés, dont 800 000 de moins de 13 ans...

Tout part des clubs. La base amateur est indispensable pour accéder au plus haut niveau. En dix ans, le budget du

Suite p. 10

N'EST PAS
LIPSTER
QUI VEUT



Liste des
détailants sur
lip.fr

MAISON HORLOGÈRE  FRANÇAISE DEPUIS 1867

football amateur a été multiplié par deux: plus de 90 millions d'euros de financements divers, à commencer par les Ligues. Après la Coupe du monde en Russie, nous avons mis en place une opération spéciale "deuxième étoile" en place en faveur des clubs amateurs à hauteur de 10 millions d'euros. Nous avions institué cet héritage direct pour le football amateur avant l'Euro 2016, avec plus de 40 millions d'euros pour financer des équipements, des formations supplémentaires pour les clubs amateurs. On le sait peu, mais la FFF compte 35 000 éducateurs et entraîneurs licenciés, partout en France. Nous encourageons ce football. C'est la pyramide du lien social, de la formation. Un éternel recommencement. En dehors du domaine de Clairefontaine, dédié au sport pro (9 terrains), nous accueillons 3 000 stages, soit 35 000 participants par an. Nous allons poursuivre la grande réforme territoriale. Nous avons ouvert trois nouveaux pôles espoirs masculins et féminins à Lyon et à Bordeaux Mérignac (la FFF gère 24 pôles espoirs).

Le Centre national du football, qui fait 56 hectares, siège historique des Bleus à Clairefontaine, c'est la grande idée de Fernand Sastre ?

C'était sa vision, dans les années 1970-1980. A mes yeux, il reste le plus visionnaire des présidents d'hier. Un grand patron. Je l'ai connu lorsque j'étais encore jeune dirigeant à Guingamp. Il inspirait le respect. Et, surtout, ce qu'il nous a légué, dont l'organisation de la Coupe du monde 1998, reste un héritage considérable. Le plus triste: il est mort au début de la compétition. A un mois seulement de la première étoile gagnée par les Bleus. Il n'a pas connu l'immense bonheur de cette apothéose à laquelle il avait tant rêvé. Je pense souvent à lui.

On vous sent ému. Vous apparaissiez souvent réservé, peu expansif, très pudique même. Vous est-il arrivé, comme les joueurs ou les supporters, de pleurer dans un stade ?

[Il dodeline de la tête, jette un regard furtif sur la une de "L'Equipe" publiée en breton – "Ar Skipailh" – pour une finale Guingamp-Rennes, encadrée au-dessus de son bureau.]

Sûrement pour Guingamp ! Normal, non ? Une si petite ville, mais un grand club, parti du plus bas. Quel que soit le résultat d'une saison, réussie ou pas, d'une éventuelle relégation, qu'il reste en Ligue 1 ou descende d'un échelon, il reste campé sur la solidarité régionale, son élan, "En avant" et le drapeau breton. Quand j'ai pris ce club en main, en 1972, il était dans les plus petites divisions: en DSR, l'équivalent de la 7^e division amateur. Oui, j'ai certainement eu une petite larme lorsque nous avons gagné la Coupe de France.

Et pour les Bleus ?

Il y a bien quelques images... A Moscou, il n'y avait pas que de la pluie battante... *[Il sourit.]*

Comme un vrai supporter, donc. D'ailleurs, vous avez créé un authentique club de supporters, à la britannique, façon kop de Liverpool !

C'est le grand modèle. On l'a vu encore avec "You'll Never Walk Alone" ("Tu ne marcheras jamais seul"), l'hymne chanté d'un même chœur au stade d'Anfield. Un rituel. Pour notre part, depuis 2014, nous avons réussi le pari de fédérer 25 000 supporters actifs et à rassembler 130 000 adhérents. Tous fiers d'être Bleus. Il y en a de 5 000 à 10 000 par match. Grâce à eux, Le Stade de France présente désormais l'esprit d'un stade de club, à l'image d'un stade "résidence".

Et leur hymne ?

"La Marseillaise" ! Il est loin le temps où celle-ci était boudée. Certains joueurs ne la chantaient pas. Aujourd'hui, quand j'en vois un qui paraît anormalement silencieux, je lui dis tranquillement après coup: "Tu avais mal aux dents ?" *[Rires.]* Idem chez les filles. Et les spectateurs n'ont pas besoin de musique pour la lancer et l'amplifier. L'atmosphère est radicalement différente.



Le foot féminin tout sourire à Grenoble, avec la milieu de terrain Kenza Dali, lors d'une rencontre amicale France-Brésil (1-1), le 16 septembre 2016.

Nous sommes au seuil de la Coupe du monde de football féminin. C'est une grande première, d'autant plus qu'elle se joue en France. Le foot féminin a connu un bond sans précédent en peu de temps.

Cent quatre-vingt mille licenciées, la moitié a moins de 13 ans. Cela représente beaucoup de travail de la part de la FFF, grâce à Brigitte Henriques, notamment, et de la part du football amateur, sur le terrain. L'équipe de France féminine, avec ses résultats, contribue aussi à ce phénomène. Qui l'aurait dit il y a dix ans ? Nos Bleues sont dans les quatre grandes équipes internationales.

Y a-t-il un phénomène d'entraînement autour d'elles ?

C'est certain. Aujourd'hui, quand un club ouvre une section féminine, il reçoit cinquante inscriptions le jour même. Nous comptons 1 000 écoles pour les aspirantes. Florence Hardouin tient les statistiques à jour: le football féminin repose aujourd'hui sur 5 000 éducatrices et 1 000 arbitres.

Et chez les espoirs garçons ?

C'est du bonheur ! Que ce soit les espoirs, les U20, les U19, bref toutes nos sélections de jeunes masculines et féminines, celles de Diomède, Ripoll, Rouxel..., elles atteignent toutes les phases finales de leur catégorie.

Vous accueillez, en juillet, le prochain congrès de la Fifa, la Fédération internationale...

Cela représente 211 pays – plus que l'Onu ! –, des milliers de congressistes. Gianni Infantino, son président, est une personnalité attachante. Il est très attentif à la voix de la France. Notre pays est d'ailleurs à l'origine de la création de la Fifa, comme de la Coupe du monde et d'autres compétitions internationales. Il faut le rappeler à l'occasion du centenaire que nous célébrons. Quant au projet de réforme de la Champions League avancé par l'UEFA, pas question d'en repousser le principe, mais, en l'état, la France ne le voterait pas. Nous proposerons des solutions, comme d'autres. Nous ferons entendre notre voix.

Tous ces dirigeants du football vont se retrouver à Paris. Et cela tombe au cœur des 100 ans de la Fédération. Joli hasard, non ?

Comment ne pas croire à l'alignement des planètes ? *[Rires.]* ■

Interview Patrick Mahé



LA OLA COMMENCE DANS LE TRAIN.

FIERS
DE TRANSPORTER
LES ÉQUIPES,
LES SUPPORTERS
ET LEURS RÊVES*



SNCF

SUPPORTER NATIONAL

RENDEZ-VOUS SUR **Oui**_{snfc}, EN GARES, BOUTIQUES, AGENCES DE VOYAGES AGRÉÉES SNCF
ET PAR TÉLÉPHONE PENDANT LA COUPE DU MONDE FÉMININE DE LA FIFA 2019™.

* D'ici 2020, SNCF transforme les trains TGV en TGV INOUI. Télépaiement obligatoire sur Internet et par téléphone au 3635 (0,40 € TTC par minute + coût de la communication). TGV INOUI est une marque déposée de SNCF Mobilités. Tous droits de reproduction réservés. SNCF Mobilités 9, rue Jean-Philippe Rameau - CS 20012 - 93200 Saint-Denis Cedex. R.C.S. Bobigny 552 049 447. **rosa park**

TGV
inOui
VOYAGEZ AVEC VOTRE TEMPS



ALLEZ LES BLEUES !

C'est un cri du cœur. Il est poussé par les spectateurs de tous les stades, impatients de voir l'équipe de France féminine décrocher sa première étoile, à l'instar des hommes, en 1998.



EUGÉNIE LE SOMMER TOUT POUR L'ATTAQUE

L'attaquante de l'OL entend bien disputer la finale de la Coupe du monde le 7 juillet au stade de Lyon, devant son public. «J'en rêve !» confie-t-elle.

Photo PHILIPPE PETIT

Eugénie Le Sommer

« Quand je veux quelque chose, je ne lâche jamais »

Interview FLORENCE SAUGUES



Sur les rives du Grand-Large, à Meyzieu, la meilleure buteuse des Bleues se lance dans un dribble amoureux avec Florian Dariel, son compagnon. Elle a répondu « oui » à sa demande à Noël. Mais le mariage, ce sera après le Mondial !

Paris Match. Le foot est dans votre ADN. C'est une passion qui se transmet de génération en génération chez vous ?

Eugénie Le Sommer. Mes parents partageaient l'amour du football. Ils jouaient tous les deux. Nous sommes 9 enfants. Nous y avons tous joué. Dès l'âge de 2 ans, je prenais le ballon presque de façon innée, sans en avoir conscience. A 4 ans, je voulais jouer en club. Ma mère, qui avait subi le fardeau d'être une femme dans une équipe masculine, essayait de m'en dissuader. Mais je suis têtue. Six mois plus tard, à 4 ans et demi, elle m'inscrivait.

Quand vous êtes-vous rendu compte que votre passion pouvait devenir votre métier ?

Tard. Au début, j'étais juste heureuse de jouer. C'était mon plaisir dans la cour d'école, avec les copains. Ma mère a essayé de me détourner du ballon rond en m'inscrivant au judo à 4 ans. J'ai pratiqué les deux sports jusqu'à 12 ans. J'ai même été championne de Bretagne de judo. Puis, j'ai dû choisir. Il y avait une section sport études en football à Lorient. Je l'ai intégrée en 6^e. Evidemment, j'étais la seule fille. Alors, je ne pouvais pas imaginer être un jour professionnelle. A l'époque, le football féminin pro n'existant pas.

On loue vos qualités physiques sur le terrain. On souligne aussi votre fort caractère. Un atout ou un inconvénient ?

Je suis obstinée. Quand je veux quelque chose, je ne lâche jamais le morceau.

Il paraît que vous êtes mauvaise perdante ?

Je suis compétitrice et je n'aime pas perdre. Cela ne veut pas dire que je suis de mauvaise foi ou prête à tout pour gagner. C'est dans les règles et en apprenant de mes échecs.

Amandine Henry est capitaine de l'équipe de France. Vous êtes vice-capitaine. Quel est votre rôle chez les Bleues ?

Je suis une cadre de Corinne Diacre la sélectionneuse. Elle s'appuie sur moi pour que tout se passe bien au sein de l'équipe. Je dois aussi montrer l'exemple. Je suis sélectionnée depuis dix ans. Je peux mettre mon expérience au service des plus jeunes.

En parlant de votre longévité, on vous surnomme "la Taulière". Comment l'interprétez-vous ?

Depuis ma première sélection en 2009, je n'ai raté aucun rassemblement. J'ai été très régulière. J'ai toujours eu ma place dans cette équipe.

Votre palmarès pourrait faire pâlir certains de vos confrères masculins...

Depuis 2010, avec l'OL, mon club, j'ai tout gagné ! Cinq Ligues des champions, six Coupes de France, neuf championnats de France. Mais il me manque ce que les Bleus ont et que je n'ai pas : une Coupe du monde.

En championnat féminin, il y a deux équipes qui s'opposent : le PSG et l'OL. Adversaires en championnat, comment

Réunion de famille, le 22 avril, au camp d'entraînement de l'Olympique lyonnais : aux côtés d'Eugénie Le Sommer, ses sœurs, Camille (à g.) et Marthe (pull rose), avec leurs maris, Nassim et Julien, les neveux et les nièces, tous fans de ballon rond !



gérez-vous les rassemblements en équipe de France ?

Au début, il y avait deux clans : celui du PSG et celui de l'OL. Nous avons été les premières à devenir professionnelles à Lyon. Peut-être que cela générait de la jalousie. Je n'en sais rien. Maintenant, lorsqu'on enfile le maillot bleu blanc rouge, nous nous mettons toutes en mode "élection". Nous nous battons ensemble pour un objectif commun. Cette année, c'est la Coupe du monde. Nous avons le devoir d'être soudées.

Corinne Diacre est souvent décrite comme un Didier Deschamps au féminin. Ne se rapproche-t-elle pas plutôt de la personnalité d'Aimé Jacquet quant à sa sévérité ?

Elle impose de la rigueur sur le terrain. Elle ne laisse rien au hasard. Elle travaille sur les détails pour faire la différence en match. Au départ, elle était très stricte, mais comme elle est à l'écoute, elle a lâché sur certaines choses pour la bonne vie du groupe.

Pendant des années, le foot n'a pas été un sport de filles dans l'imagerie populaire. Depuis, la médiatisation est passée par là. Qu'est-ce que votre exposition a changé ?

Enfant, je n'ai jamais pu suivre un match de championnat féminin. Je ne savais pas que cela existait. Mes modèles étaient des hommes ! Aujourd'hui, de petites filles peuvent s'identifier à des joueuses professionnelles. Il y a aussi une autre dimension : les garçons d'aujourd'hui commencent à trouver normal que des filles puissent jouer au football au même titre qu'eux !

Qu'est-ce qui explique que le foot féminin soit mieux mis en lumière ?

C'est un phénomène de société : la place de la femme dans le sport collectif a changé. En ce qui concerne le football, la fédération a œuvré pour que nous soyons visibles. Après 2010, les garçons de l'équipe de France avaient une mauvaise image. Nous non ! Cela a été un choix mûrement réfléchi de nous mettre en valeur.

Il y a un élément auquel toute sportive de haut niveau est confrontée : c'est la maternité. Un homme n'a pas à se poser de question. Mais une femme doit gérer son désir d'enfant avec sa carrière.

L'envie d'avoir un enfant est la raison qui me fera arrêter le football. Je veux en avoir : c'est une certitude. C'est difficile de se dire qu'il faut mettre sa carrière entre parenthèses durant au moins un an. Rien n'est fait pour nous accompagner, nous, les femmes, sur cette problématique. Actuellement, nous devons attendre la fin de notre carrière vers 36-37 ans pour envisager d'être mère. Alors qu'on sait que les chances pour une femme d'avoir un enfant diminuent considérablement après 35 ans...

Votre compagnon, Florian, vous a demandé en mariage à Noël. Votre histoire d'amour dure depuis déjà pas mal de temps...

Nous sommes ensemble depuis onze ans. Nous avons 29 ans. J'ai la chance d'avoir rencontré quelqu'un capable de comprendre ma passion et ma vie. Il a su s'adapter au rythme que m'impose le football. C'est important pour moi qu'il m'accompagne dans mon développement personnel et professionnel. Il suit les résultats, vient aux matchs mais garde quand même du temps pour lui. Il a couru cinq marathons, dont ceux de New York, Chicago et Paris. Je n'ai pas pu aller l'encourager, contrainte par mon emploi du temps...

Votre famille est-elle la plus belle équipe de supporters ?

Ils sont tous au taquet pour la Coupe du monde. Au fil du temps et de ma professionnalisation, ils ont appris à devenir supporters. Les enfants de mes frères et sœurs jouent au foot, filles comme garçons. Leurs parents les emmènent au stade me voir jouer dès que possible. C'est une façon de réunir la famille. Sinon, je les verrai peu. Ce qui me fait le plus plaisir c'est de les entendre dire : "J'aimerais être comme tata !" ■

Kadidiatou Diani

«Le plus dur, au début, a été de convaincre mon père»

Par FLORENCE SAUGUES

Il est loin, la petite Kadi qui, accoutumée d'un tee-shirt trop large, d'un jogging et d'une paire de tennis, traînait avec les garçons de son quartier de Vitry, en banlieue de Paris. À l'époque, elle collait aux basques de son frère, Moussa, qui a 3 ans de plus qu'elle. Moussa joue au foot avec ses copains entre les garages situés aux pieds de leurs immeubles. Rien de plus naturel. Ce qui l'est moins, c'est que

tous se battent pour être dans l'équipe de Kadi. La gamine touche sa bille.

Aujourd'hui, Kadidiatou Diani a 24 ans. Elle est toujours surnommée Kadi, mais elle a troqué sa panoplie de garçon manqué pour celle d'une belle jeune femme qui aime la mode, le maquillage et les coiffures pratiques mais sophistiquées. En revanche, la footballeuse des cours de cités a gardé toutes ses qualités athlétiques.

Kadidiatou Diani, sereine, en équilibre sur le toit de l'hôtel Brach à Paris. L'attaquante du PSG réalise sa meilleure saison dans le club de son cœur.



Elle possède une rapidité, une vision du jeu et un toucher de balle qui lui ont valu 45 sélections en équipe nationale depuis trois ans. C'est aussi l'une des joueuses vedettes du PSG, avec qui elle est en contrat depuis 2017.

Kadi n'aurait probablement pas eu cette destinée sans l'œil avisé d'un voisin. « Il s'appelait Serge, raconte-t-elle. Il était animateur sportif dans le centre de loisirs de Vitry. Il m'a dit que j'avais du potentiel et que je devais m'inscrire en club. » Sa famille est originaire du Mali. Son père, Mady Makan, est terrassier. Il ne voit pas d'un bon œil que sa fille évolue dans un milieu exclusivement masculin. Sa mère, Tounko, qui élève la fratrie composée de trois filles et de trois garçons, au contraire, l'encourage à suivre sa voie. « Jouer au foot était la seule façon que j'avais de m'évader, de ne penser à rien d'autre, avoue Kadi. Mon père a fini par s'y résoudre. » A 11 ans, elle intègre l'ES Vitry. Elle est la seule fille.

La gamine grandit sans envisager de devenir professionnelle. Mais voilà, avec son club, elle gravit les échelons, participe à des compétitions départementales, régionales, nationales. Et sans s'en rendre compte, elle se retrouve, à 15 ans, à Clairefontaine, pour intégrer le pôle féminin de football. La semaine, Kadi est pensionnaire au centre d'entraînement. Le week-end, elle revient à Vitry pour voir sa famille et jouer dans son club, qui est alors le Juvisy FC. Fatoumata, sa sœur aînée, de cinq ans, croit en ses chances. Elle met un point d'honneur à aller chercher et à raccompagner sa cadette à Clairefontaine, chaque semaine. « C'est au centre que j'ai découvert que le football féminin existait, reconnaît-elle. Pour la première fois, je ne jouais qu'avec des coéquipières ! A cette époque, j'ai commencé à rêver d'en faire mon métier. »

L'attaquante du PSG vit aujourd'hui à Saint-Germain-en-Laye. Quand son emploi du temps le permet, elle retourne à Vitry pour voir ses parents. Et puis il y a sa petite sœur Habie, 8 ans, qui veut suivre ses traces. « Je suis fière d'elle. Fière de savoir qu'elle peut se projeter en moi. Mais j'insiste pour qu'elle suive sa scolarité. C'est important. Moi-même, j'envisage de reprendre des études pour décrocher un diplôme au-delà du bac. » En tant que grande sœur, Kadi tient à transmettre à Habie ce que ses parents lui ont appris : le respect. « C'est la base de tout, précise la footballeuse. Le respect des gens, du travail, de la vie de groupe. Moi, je dois encore m'améliorer sur le respect des horaires. J'ai du mal avec la ponctualité. Je ne suis jamais en retard mais je suis toujours la dernière à l'heure », ironise-t-elle. ■

Aïssatou Tounkara

Retour au top niveau après sa double fracture

De notre envoyé spécial à Madrid **GHISLAIN DE VIOLET**

Mailot rouge et blanc, elle vient à notre rencontre en s'excusant de son retard, un gobelet de jus de pomme à la main. Pour trinquer à sa sélection pour la Coupe du monde, annoncée la veille au soir par Corinne Diacre ? « Non, c'est juste qu'on a fait un petit goûter avec les filles après l'entraînement », sourit-elle. Les filles, ce sont ses coéquipières de l'Atletico de Madrid. Aïssatou Tounkara n'est pas du genre faraud. « Je vous mentirais si je vous disais que j'étais sereine, confesse-t-elle. Tant que je n'étais pas sûre de voir mon nom sur la liste... » Excès de fausse modestie ? D'aucuns diront que la probabilité pour la défenseuse centrale des Bleues de ne pas être de l'aventure était négligeable. Elle est un des espoirs de la formation. A 24 ans, outre ses 11 sélections en équipe de France, c'est surtout sa « grosse force mentale » que Corinne Diacre a saluée en la sélectionnant pour le Mondial.

Le 7 mars 2018, la joueuse tricolore est victime d'une double fracture du tibia et du péroné lors d'un match de la She-Believes Cup, tournoi international organisé aux Etats-Unis. Le genre de blessure qui peut compromettre tout avenir sur des crampons. Mais Aïssatou Tounkara a l'étoffe de ces héros du stade qui transforment les épreuves en rage de vaincre. La perspective de la Coupe du monde, couplée aux encouragements de la sélectionneuse et de ses coéquipières, a décuplé son obstination à revenir au plus haut niveau. « C'est un challenge qui m'a forgée », remarque-t-elle avec un débit de mitraillette. Après sa rééducation à Clairefontaine, celle qui est en fin de

contrat au Paris FC prend une décision aux allures de coup de poker : quitter la France pour l'Espagne. « L'Atletico était motivé pour me faire venir deux ans et me remettre sur le terrain. Mon choix s'est fait naturellement », explique-t-elle. L'expatriation présente une autre vertu : « Cela m'a permis de ne me concentrer que sur le foot. Loin de la France, je n'avais que ça. » Sous le brûlant soleil madrilène, le phénix Tounkara peut renaître de ses cendres. D'autant que son nouveau nid n'est pas n'importe quel club.

La section féminine de l'Atletico de Madrid a pour terrain de jeu le Cerro del Espino de Majadahonda, un petit stade de 4000 places. Pourtant, l'équipe évolue dans les plus hautes sphères du championnat espagnol, qu'elle a remporté coup sur coup en 2017, 2018 et le 5 mai 2019. Des victoires qui participent à l'engouement du public espagnol pour le foot féminin. Le 17 mars, plus de 60 000 supporters ont assisté à la rencontre entre l'Atletico et Barcelone ! Un record d'affluence mondial. « Là, je me suis dit que j'avais bien fait de venir ici », rigole l'ex-Parisienne.

Que de chemin parcouru depuis son enfance modeste dans le XIX^e arrondissement ! La petite Aïssatou commence à taper dans le ballon dès 9 ans, avec des garçons (dont ses deux frères) mais aussi quelques filles de son quartier de la Villette. Le loisir devient vite une activité régulière en club, avec l'équipe des Buttes Chaumont SC, puis le Football féminin Issy-les-Moulineaux et enfin le FCF Juvisy (devenu Paris FC). Grâce à l'aide d'associations de quartier, comme les Braves Garçons d'Afrique ou le Projet prodige, Aïssatou peut concilier parcours



Sa blessure, en mars 2018, n'a pas empêché Aïssatou de revenir au plus haut niveau. La défenseuse de l'Atletico de Madrid, ici au stade Cerro del Espino, est un roc.

sportif et devoirs scolaires. Jusqu'à décrocher son bac STG et une première année de BTS marketing. Quand une carrière professionnelle se dessine, entre le ballon rond et les études, son cœur ne balance pas. Un choix bien accueilli, selon elle, par son père, technicien de surface à la retraite, et sa mère, auxiliaire de vie. De ses jeunes années dans le XIX^e, elle a aussi gardé une relation décisive pour sa carrière. Le producteur de musique Dawala est devenu un ami, presque un grand frère. Ce poids lourd du rap français, qui s'est diversifié dans le conseil aux sportifs, l'a accompagnée dans toutes ses options professionnelles, jusqu'à la signature de son contrat à Madrid. Le chiffre de 5 millions d'euros a circulé, mais Aïssatou préfère rester discrète sur ses revenus.

A quelques semaines du Mondial, Aïssatou Tounkara ne se projette pas encore en championne du monde. Pourtant, son palmarès plaide en sa faveur. En 2012, elle a remporté la Coupe du monde féminine des moins de 17 ans. Son « meilleur souvenir sportif ». Jusqu'à maintenant... ■



AMANDINE HENRY LA LOI DU MILIEU

De Clairefontaine aux Thorns FC de Portland, aux Etats-Unis, Amandine Henry a foulé les pelouses des meilleurs clubs de foot féminin. Aujourd'hui, la capitaine de l'équipe de France a posé ses valises à l'OL.

Photo PHILIPPE PETIT



Amandine Henry

«Le foot ? C'est ma raison de vivre. Mais j'adore aussi la mode !»

Par JULIETTE PELERIN

Amandine Henry n'en revient toujours pas. Elle est footballeuse professionnelle. Même si ce sport se développe au féminin à la vitesse d'un passemé de jambes de Kylian Mbappé, rien ne laissait supposer, à ses débuts, qu'elle puisse un jour vivre de sa passion. Yeux bleus pétillants, grand sourire, à 29 ans, cette native de Lille veut y croire comme jamais. Décrocher une première étoile est pour elle plus qu'un rêve, c'est sa quête ultime.

Petite fille, Amandine refuse les activités qui la cantonnent à l'intérieur. Les poupées, les coloriages, non merci. Elle, ce qu'elle veut, c'est jouer dans le jardin, au football, avec ses cousins. Son père, ancien joueur à l'OS Fives, l'inscrit au club du quartier. Quand la gamine met ses premiers crampons, à 5 ans, c'est le déclic. Bien qu'on lui répète que «le foot, c'est pour les mecs», elle ne veut rien entendre. Elle est la seule fille dans l'équipe, mais pas question de céder sa place. Sur le terrain comme dans la cour de récré, elle veut avoir un ballon aux pieds et prouver qu'elle sait le manier. Si, plus jeune, elle n'avait jamais ressenti la différence avec ses coéquipiers, l'adolescence marque un tournant. Ses partenaires sont en pleine puberté et dans les vestiaires, les sujets de conversations changent... «Je me faisais plus discrète, quitte à rester seule. Le pire, c'est que je voyais les garçons prendre 10 centimètres et moi je me demandais comment j'allais



faire», se souvient-elle. Heureusement, Amandine a du talent.

A 15 ans, la jolie blonde dit adieu sans regret à ses amis d'enfance et à quelques amours platoniques pour entrer au centre de formation de Clairefontaine. Pour la première fois, elle joue dans une équipe totalement constituée de filles. Cependant, elle reconnaît: «La mixité me manquait beaucoup, c'était plus lent. J'avais l'impression de régresser, je me plaignais tout le temps auprès du coach. Alors, c'était soit j'arrêtais le foot, soit j'acceptais la situation. Je n'ai pas hésité une seule seconde.»

Très vite, elle comprend que malgré ses petites insatisfactions elle joue dans la même cour que tous les sportifs de haut niveau: la journée, au lycée et le soir aux entraînements. Le rythme est intense. Bac STG option marketing en poche, Amandine poursuit son unique objectif: décrocher un contrat de joueuse professionnelle. En 2007, elle signe avec l'Olympique lyonnais, un club précurseur en matière de football féminin. Pour elle, c'est la consécration, mais il va falloir quitter Lille. Être loin de sa famille devient son plus gros défi: «Je n'avais plus de repères. J'avais besoin de mes parents, je ne connaissais rien de la vie.» Elle s'accroche à son ballon rond comme à une bouée de sauvetage.

Un an plus tard, la jeune femme aurait pu couler à pic. Elle se blesse au genou et doit subir une greffe de cartilage. Les médecins sont clairs: ses chances de retrouver le terrain sont minimes.



Sur les quais du Rhône, dans les bras de Karim Kessaci, son compagnon depuis huit ans, Amandine Henry fait le plein d'énergie avant le match d'ouverture face à la Corée du Sud, qui aura lieu vendredi 7 juin à 21 heures au Parc des Princes.

« Je ne voulais pas y croire, dit-elle. C'est entré par une oreille et c'est sorti par l'autre. J'étais en dépression. C'était impossible pour moi d'arrêter. Le foot, c'est ma raison de vivre. » Alors Amandine se bat. Plus que jamais. Elle fait son grand retour à l'OL après un an et demi de convalescence. Et, depuis, elle n'a pas quitté le club lyonnais, ou presque. Elle a fait une courte escapade au PSG et une parenthèse américaine à Portland, mais elle est revenue à ses premières amours.

Lors de son immersion dans l'univers du soccer outre-Atlantique, elle découvre un management complètement différent de celui qui se pratique en France : « Aux Etats-Unis, tu fais ce que tu veux. Ils se fichent de la façon dont tu te prépares. C'est le spectacle qui compte. Il suffit de marquer pour faire un beau match, même si tu as mal joué. C'est un jeu beaucoup plus direct, avec plus de contact et de longs ballons. En France, tu es cadrée à 100 %. De ce que tu manges à l'heure où tu te couches... on vérifie tout. »

En raison de ce parcours remarquable, la première décision de Corinne Diacre, la sélectionneuse de l'équipe de France, est de confier le brassard de capitaine à la jeune femme. Quelle revanche sur la vie ! Dans les rues de Lyon, on l'arrête rarement pour lui demander un selfie, et pourtant, elle a de quoi faire rêver : onze titres en championnat de France, quatre en Ligue des champions,

cinq victoires en Coupe de France, et une en National Women's Soccer League. Il ne lui manque plus que la Coupe du monde pour que son palmarès soit complet.

Amandine a hâte que la compétition démarre. A partir du 7 juin, elle craindra tout le monde et personne : « Nous voulons continuer sur la même lancée que nos collègues masculins et écrire, ainsi, notre propre histoire. » La milieu de terrain pourra compter sur ses proches pour la soutenir. Son père est son premier fan, un admirateur presque secret. Il regarde tous les matchs, et l'appelle après pour les commenter. Sans parler des articles de journaux qu'il découpe quand le nom de sa fille y est cité. Il y a aussi Karim, son « chéri » depuis huit ans, qui l'a suivie partout. Un vrai gentleman. Amandine s'affiche fièrement avec lui sur les réseaux sociaux.

Instagram est également une façon pour elle de souligner sa féminité. Quand on la lance sur un sujet « girly », elle s'enthousiasme tout à coup : « J'adore la mode, faire du shopping, surtout sur Internet en ce moment. Mon rêve, c'est d'être bloquée dans un magasin et de n'avoir aucune limite. Enfermez-moi s'il vous plaît ! » Quand on aborde la question de la maternité, Amandine, espère qu'elle n'aura pas à choisir entre sa carrière et un enfant. « Mais pour l'instant, je suis focalisée foot, je ramène l'étoile en juillet prochain, puis je m'y mets. Une chose à la fois ! » ■

Corinne Diacre

Au nom de ses valeurs, la patronne des Bleues a refusé la tentation américaine

Par EMILIE CABOT

Elle porte un blazer bleu marine et une chemise blanche pour l'occasion. Concentrée, un peu intimidée, Corinne Diacre, égraine en direct, à la télévision à une heure de grande écoute, les vingt-trois noms de la liste des footballeuses qu'elle a sélectionnées pour la Coupe du monde. Cet exercice, inédit pour la patronne des Bleues, est d'habitude réservé au sélectionneur de l'équipe masculine. Il y a un an, c'était Didier Deschamps

Première femme à entraîner une équipe professionnelle masculine, Corinne Diacre a été nommée sélectionneuse de l'équipe de France féminine le 30 août 2017.



qui était à sa place. La suite des événements, en Russie, a récompensé les choix de Deschamps et auréolé l'équipe de France d'une deuxième étoile. Face à ce présage, Corinne Diacre garde la tête froide. Si la comparaison avec son homologue masculin est tentante, elle la conteste. Lui a tout gagné, elle a tout à prouver.

Les Bleues doivent écrire leur histoire. Leur meilleur résultat en Coupe du monde est la quatrième place de l'édition 2011 en Allemagne. Depuis, plus rien. Cette année, la compétition aura lieu en France. Un avantage ? « Jouer à la maison ne fait pas de nous des favorites », rappelle-t-elle sans cesse face à l'emballement des médias. Et, « sans faire offense à mes joueuses, j'ai moins de talents à disposition que Deschamps », ose-t-elle préciser. Son style est direct. Son ton ferme. On la dit sévère. Certains expliquent cette rigueur par le fait qu'elle ne laisse rien au hasard, pour donner toutes leurs chances aux filles sur le terrain. Si Noël Le Graët lui a fixé pour objectif d'aller en finale, Corinne Diacre veut que ses joueuses aient l'ambition d'aller chercher le titre. Entrer dans la légende, en décrochant une première étoile, est une mission taillée pour une pionnière.

Née à Croix, dans le Nord, Corinne Diacre commence à toucher ses premiers ballons à l'âge de 6 ans. Le football lui procure des sensations extraordinaires. « C'est indescriptible, avoue-t-elle. Je n'ai jamais voulu faire que ça. » Inscrite en sport-études, à Guéret, elle est la seule fille au milieu de 39 garçons. Ça forge un caractère ! « Techniquement, je faisais des jaloux. Alors certains me filaient des coups aux entraînements. Ou alors ils me défaisaient lors des séances physiques. »

Après un bref passage par les clubs de Saint-Chamond, Aubusson, puis Azérables, elle s'installe en 1988 à l'AS Soyaux, commune charentaise de 9000 âmes. Elle y passera dix-neuf ans. Les Etats-Unis, pays où les footballeuses sont des stars, lui font les yeux doux. Elle refuse : « A Soyaux, on défend de vraies valeurs qui me tiennent à cœur, comme le développement et la formation du football féminin. » Pour « rien au monde » elle ne les auraient échangées « contre des poignées de dollars ». Elle préfère rester dans l'Hexagone, où elle enfile pour la première fois le maillot bleu de l'équipe de France en mars 1993. Elle y restera douze ans et comptera 121 sélections. En 2005, elle a 31 ans. Sa passion est intacte mais le physique peine. Pour rester près des terrains, elle garde un pied à Clairefontaine, en devenant l'adjointe du sélectionneur Bruno Bini entre 2007 et 2013. L'année suivante, elle est la première femme titulaire du brevet d'entraîneur professionnel de football. Puis la première à entraîner un club professionnel masculin : le Clermont Foot 63, qui évolue en Ligue 2. En guise de cadeau d'anniversaire, son premier match en tant que coach, a lieu le 4 août 2014, le jour de ses 40 ans.

Aux commandes des Bleues depuis 2017, elle s'apprête à vivre son premier Mondial dans la peau d'une sélectionneuse nationale. Elle devra faire son baptême du feu des critiques. Depuis l'époque du sport-études, elle sait encaisser les coups. Son secret : « Il ne faut pas avoir peur d'échouer. » Quand on lui demande si elle s'imagine descendre les Champs-Elysées avec ses joueuses en brandissant la coupe du monde, elle sourit : « Je ne rêve pas, parce que quand je fais des rêves, en général, ils ne se réalisent pas. » ■



LE GOÛT
DES DÉFIS,
L'AUDACE DE
LES RELEVER*.

#GRACEAUSPORT
#SPORTECOLEDEVIE

Le Crédit Agricole est fier de soutenir
le football féminin.





SUÈDE 1958

KOPA-PIANTONI-FONTAINE, AU SOMMET

Jeudi 19 juin 1958 : l'équipe de France vient de s'imposer 4-0 face à l'Irlande du Nord en quart de finale de la Coupe du monde, au stade de Norrköping, en Suède. Raymond Kopa, Roger Piantoni et Just Fontaine sont portés en triomphe. Fontaine, attaquant star des Bleus, fera la couverture du numéro 481 de notre magazine.

Photo PHILIPPE LE TELLIER

NOS HÉROS

1958-2018 L'ALBUM DE LA GLOIRE



En 1958, on ne comptait qu'un million de postes de télé en France.

Le public suivait les exploits, pendu à la radio, souvent des postes grésillants... La « grande » presse ne débarquera en Suède qu'à partir des quarts de finale. Révélation du jeune Pelé à l'international et consécration du trio magique français : Kopa, Piantoni et Fontaine. À ce jour, Just Fontaine reste le recordman des buteurs en Coupe du monde avec 13 tirs dans la lucarne au cours de la compétition.

Les championnats d'Europe, puis du monde, plus récents, portés par les télévisions universelles, transformeront les grands joueurs en stars modèles et en héros modernes. Elles mettent ces dieux du stade à portée de petit écran. Pour la France, ils ont nom :

Michel Platini, Luis Fernandez, Alain Giresse, Jean Tigana, Marius Trésor dans les années 1980. Plus près de nous, Zinédine Zidane, Didier Deschamps. Et pour la deuxième étoile, Kylian Mbappé, Paul Pogba et Antoine Griezmann... Idoles des jeunes, et des familles.



Euro 1984 et 2000, le doublé de la joie



FRANCE 1984

Paris, le 27 juin. Michel Platini, meilleur buteur de la compétition (9 buts), soulève le trophée du championnat d'Europe des nations.



Champion pour la première fois ! C'est le cadeau que Michel Platini, le capitaine artiste, a fait à la France du foot, un après-midi ensoleillé de juin 1984. Après quatre-vingts ans d'attente et 437 matches officiels, les Bleus s'imposent dans un tournoi international. Face à l'Espagne, ils deviennent champions d'Europe. D'une finale l'autre, la génération 1998 a retenu la leçon : seule la victoire est belle. Un homme, surtout, en fait une règle de vie : Didier Deschamps, le capitaine stratège, qui devient, à 31 ans le premier Français à brandir un trophée européen, après avoir soulevé celui d'une Coupe du monde.

PAYS-BAS 2000

Rotterdam, le 2 juillet. A l'heure du sacre, une pluie d'or s'abat sur les Bleus, qui réalisent un doublé historique. Didier Deschamps tire sa révérence sur un triomphe face à l'Italie (2-1).







RUSSIE 2018

**GRIEZMANN, POGBA, MBAPPÉ
BANCO POUR LA DEUXIÈME ÉTOILE**

Au stade Loujniki de Moscou, Antoine Griezmann, Paul Pogba et Kylian Mbappé, les trois buteurs de la finale contre la Croatie, exultent sous le déluge d'eau et d'or. Sur le maillot de Griezmann, la deuxième étoile scintille déjà...

Photo KAI PFAFFENBACH

NOS ANNÉES CHOC

La malédiction

L'image hantera longtemps l'univers du sport. Pas seulement du foot. Pas seulement de l'équipe de France. A Séville, en demi-finale, alors que les Bleus sont à égalité (1-1) face à l'Allemagne, Patrick Battiston, le défenseur de Saint-Etienne est violemment percuté à la hanche par le gardien de but adverse, Harald Schumacher. Un instant, on a crant le pire. Blessé, le joueur est pris de convulsion. La France se verra barrer la route de la finale lors de la séance des tirs au but. Un cauchemar doublé de consternation.



ESPAGNE 1982
LA « CORRIDA DE SÉVILLE »
VIRE AU DRAME

Le 8 juillet, au stade Ramon-Sánchez-Pizjuán de Séville, Michel Platini accompagne Patrick Battiston, évacué sur une civière, après l'agression du gardien allemand, Harald Schumacher.

Photo JACK GAROFALO et PATRICK JARNOUX



POUR QUI SONNE LE GLAS

Par JEAN CAU

out est guerre. De 1914 et de 1940. De 1982. De 1982 où, pour la troisième fois en un siècle, la France rencontrait l'Allemagne dans un match capital et sur le champ de bataille de Séville. Je sais que nous dirons vite que, là, c'était du sport mais... le fascinant, l'étrange et le troublant spectacle ! D'un côté, l'Allemagne dans la force et la puissance de ses divisions blondes et rousses. De l'autre, la France et ses héroïques «petits». Deux manières de se battre. Deux styles. Deux âmes. Deux univers. Après un quart d'heure de guerre, je crus voir que nous n'étions pas de taille à vaincre pareil adversaire, si lourdement armé, avançant sur tous les fronts, impeccablement préparé et obéissant à un œil et à un doigt mystérieux comme une mécanique admirablement construite. Nos poilus se replierent certes en bon ordre et en offrant une résistance farouche, mais (me disais-je) la puissance des divisions allemandes ne tarderait pas à les faire plier. Or, soudain, ce fut la Marne. De taxis débarquent des renforts d'imagination, de courage et de furia et, ô prodige, au prix de terribles fatigues, les Français stabilisent le front. Ils font mieux. Clai-ron brandi, ils contre-attaquent. D'un cheveu. Nous venons d'échapper à la défaite de 40 et sommes redevenus soldats de l'An II, grenadiers d'Italie, poilus de 14. Des artistes de la guerre, capables de tout perdre (fors l'honneur) ou, par grâce, de tout gagner. Après la première bataille à Séville, les combattants se retirèrent sous leur tente en vue d'un deuxième assaut. Et ça repart. Je dois un aveu : non, à ce moment-là, je ne croyais pas à la victoire de la France. Quelque chose — la puissance, l'homogénéité des Allemands, les formidables trouées qu'ils effectuaient parfois dans le rideau bleu — glaçait mon sang de peur. J'avais l'impression que derrière nos ennemis («adversaires»...) se dressait un pays au travail, uni, très fort et tournant inlassablement dans ses

A la 57^e minute du match, Schumacher percute à pleine vitesse Battiston, qui s'écroule dans la surface allemande, et reste inconscient pendant trois longues minutes.



usines les obus de la guerre. De cette force, les blancs soldats de Séville n'étaient que les représentants lancés dans le combat. En revanche, cette autre impression que les Français avaient été jetés dans la bataille par un pays insouciant et qui, trop tard, ne réalisait une unité nationale que devant les postes de télévision et ne comptait que sur l'héroïsme et le sacrifice de ses enfants pour gagner une guerre qu'il n'avait pas préparée. « Vous allez voir, les Allemands sont terribles mais, nous, nous sommes malins ! » C'est tout juste si nous ne mettions pas nos espoirs en nos «colonies», en nos tirailleurs et tabors, en Tigana, Janvion, Trésor, venus d'outre-mer pour défendre la mère patrie... Comme en 14. Comme en 40.

93^e minute : Trésor frappe. 100^e minute : Giresse frappe. Allons, cette fois, malgré la peur toujours au ventre et à peine endormie, je me remis à espérer. Honte à mes craintes ! Honte à mon scepticisme de patriote angoissé ! Eternelle, la France était la France. Nous les aurons. Nous les avions — presque — et déjà la plume était suspendue, prête à écrire le bulletin de victoire. « L'ennemi, malgré des forces supérieures en nombre, et alors que nous avions été contraints de jeter toutes nos réserves dans la bataille, malgré les lourdes pertes qu'il nous avait infligées, malgré les bombardements criminels effectués sur la ville martyre de Battiston, a été contraint de déposer les armes au terme d'une dernière bataille dont l'issue a été décisive... » France : trois. Allemagne : un. Alors, hélas, on vit une chose inouïe. L'ennemi, brusquement, lança des divisions blindées et fraîches dans la bataille. Feuillages arrachés qui camouflaient les chenilles et tourelles d'acier, les chars jaillirent en grondant. Je me souviens : Hrubesh qui fonce, casqué de soleil. Et Rummenigge qui jaillit de la fosse, comme un lion, comme le dieu Mars descendu sur terre et se lançant, farouche, au cœur de la mêlée. Il bondit, il dévaste. Il marque. Et Fischer, à la 110^e minute, qui frappe à son tour. C'était fini ? Nous étions debout mais morts. Ne manquait plus que ce qu'on appelle en tauromachie le « descabello » avant de vaciller et de rouler sur le flanc. Salut l'artiste admirable ! Adieu, l'artiste vaincu ! Tu as été magnifique mais tu n'as pas été le plus fort et tu pleures. Nous pouvions gagner ? Non, puisque nous avons perdu ! De vrai, nous avions commencé cette guerre avec un moral en lambeaux, des querelles intestines, des troupes mal tenues. Puis ce furent des heures de bonheur et de chance et Dieu, n'est-ce pas, nous confiait à l'oreille qu'il était toujours français. Alors, comme d'habitude, nous nous mimes à croire au «miracle», ce qui est notre manie nationale. (« Si un miracle pouvait sauver la France, je croirais au miracle... » Paul Reynaud. 1940.) Les Allemands, eux, croyaient en leur préparation, en leur force, en leur patience, en leurs têtes de fer et muscles d'acier. Finaliste, la France l'eût été «par miracle». L'Allemagne le fut parce qu'elle était sûre d'elle-même, dominatrice — et la meilleure. Même si ses troupes, harassées, furent défaites par l'Italie lors du dernier assaut. Des chevaliers français à Azincourt, de la Garde à Waterloo, des Saint-Cyriens sur les ponts de la Loire, l'héroïsme ne suffit pas. Pour les gagner, les guerres se préparent et, lorsque les généraux et l'arrière en sont réduits à en appeler à l'héroïsme des troupes, c'est que la bataille est déjà perdue. Sauf miracle ? Je n'y crois pas. Et s'il s'était produit ? Ce n'est pas arrivé. ■

CHERS COMPATRIOTES.

C'est fini. La page est tournée, mais quelle page ! La France, quatrième sur vingt-quatre, est sortie du Mundial sur un nuage, même si, dans la nuit de Séville, ce fut un nuage noir.

J'en suis encore tout retourné. Je n'arrive pas à digérer ce coup du sort. Les images défilent, se superposent et se bousculent dans ma tête. Je revois le stade, les drapeaux, la foule et les buts. Je revis l'ambiance électrique et féroce de ce grand soir. J'ai les six buts (trois et trois) gravés dans ma mémoire. Et les penalties, en prolongation du suspense, qui passent et repassent dans un dénouement tragique.

Quand la France, battue d'un cheveu, entre dans sa nuit, je me retrouve tout seul, assis, désespéré, au milieu du terrain. J'entrevois le ballet euphorique des Allemands. Je suis dans le noir. Rummenigge se détache du groupe et vient à ma rencontre.

Michel Platini Lettre ouverte aux Français



Il enlève son maillot, me le tend avec une poignée de main ferme et franche. J'aime beaucoup Rummenigge. Je suis incapable de lui en vouloir, à lui, même si, à ce moment-là, je me sens chavirer entre la colère et le chagrin.

Nous avons fait notre devoir, c'est sûr, et les Allemands ne nous ont rien appris. Au fond, je suis bien content qu'ils aient pris la leçon en finale. J'étais dans les tribunes du stade Santiago Bernabeu à Madrid, dimanche, mais je sais que ma place, notre place, était en contrebas, sur le terrain. Comme tous les Français, j'avais fait un

transfert d'affection. J'étais pour l'Italie. A cent pour cent... On dira : c'est normal, Platini est de souche italienne ; ou encore : Platini ménage son arrivée à la Juventus de Turin... Je réponds : voyez l'explosion de joie des Parisiens après la victoire. Ils sont descendus par milliers sur les Champs-Elysées, scandant avec une ferveur candide et sympa : « I-TA-LIA ! I-TALIA ! I-TA-LIA ! » Une vague de fond. Et l'on ne me fera pas croire que tous ces tifosis d'un soir étaient fils d'émigrés ou serveurs de pizzeria.

J'écris cela à chaud, tout à trac, après la finale, dans un hôtel qui borde le stade Bernabeu. Tout à l'heure, un petit avion privé m'emportera vers Saint-Cyprien, en pays catalan, là où s'ouvre l'école de football à laquelle j'ai prêté mon nom. Et le soir, je rentrerai chez moi à Saint-Etienne, après deux mois d'absence. Pas pour longtemps. Ce sera, en effet, pour mettre la clé sous la porte. Le 14 juillet, on m'attend à Turin

mon ami Patrick Battiston à l'hôpital. Et à l'attitude impassible de l'arbitre dans les coups de feu.

J'ai revu tout cela à la télévision. Les chaînes espagnoles n'ont cessé, durant le week-end, de diffuser, comme un hommage, des extraits de notre match. Sur le terrain, je n'avais pas tout vu. J'étais en train de suivre le ballon après le tir de Patrick. Je n'ai pas vu la manchette de Schumacher – en rugby, on dirait un « placage à retardement » –, mais la caméra témoin, placée derrière le but, est accablante. Je ne comprends toujours pas les décisions de l'arbitre hollandais, M. Corver. C'est un bon arbitre. Les Français n'avaient pas de raison de se méfier. Il est leur hôte, tous les ans, au tournoi cadet de Montaigu, en Vendée. Il est connu là-bas. Les gens l'aiment bien et chacun s'accorde à reconnaître sa compétence. Je ne crois pas que ses affinités linguistiques avec les Allemands aient changé la face du match, même si je l'ai surpris, souvent, l'air complice, à parler avec Paul Breitner. J'aurais préféré un arbitre latin, comme M. Garrido, le Portugais. Nous comprenons le même football. Contre la force, il aurait encouragé notre sens artistique du jeu.

Bon, n'y revenons pas. On ne refera pas le résultat. Mais il faut que vous sachiez combien cette défaite nous a bouleversés. Je revois les supporters français dans le petit aéroport de Séville, abattus, navrés, compatissants. Ce n'était pas comme à Bilbao, après l'échec contre l'Angleterre. Là-bas, il y avait eu un fort mouvement de curiosité. [...] Les gens étaient déçus, frustrés et même un peu fâchés. Ceux du rugby, descendus de tout le Sud-Ouest, nous pardonnaient mal de tomber ainsi devant l'Angleterre que le XV de France surclasse chaque année.

A Séville, nous étions entre mordus du foot. Les vrais. Ceux de la famille. Et je sais qu'en France, vous étiez 30 millions devant la télé. Je suis fier du spectacle que nous vous avons offert ainsi qu'à des centaines de millions de téléspectateurs ; fier d'avoir prouvé au monde notre vraie valeur et d'avoir enfin convaincu tous les Français. Au début de la Coupe du monde, on a cherché querelle à l'Equipe de France. On a grossi l'amertume des remplaçants. On a recherché la sensation à tout prix. J'ai souffert, personnellement, d'avoir été mis en cause après France-Autriche. J'étais blessé. Je n'avais pas joué ce match. Je m'étais retrouvé dans la tribune. J'ai vécu la victoire en communauté d'esprit avec les joueurs. Normal. Aussitôt, on a cru bon de me contester : « Platini a-t-il encore sa place dans cette équipe ? » J'ai accusé le coup, autant le dire. Et puis j'ai pris sur moi et le moral est revenu. Patrick (Battiston) m'a beaucoup aidé.

J'ai rendez-vous là-bas pour choisir mon appartement avant la reprise de la saison. Il est temps pour moi de rentrer dans mes meubles, en Italie.

J'y retrouverai, bientôt, retour de vacances dans l'océan Indien, tous les héros de Madrid : Dino Zoff, Claudio Gentile, Cabrini, Tardelli, Paolo Rossi. Ils seront, à la fin du mois, mes futurs coéquipiers, mais c'est fou ce que j'aurais aimé les affronter en finale ! J'en rêvais. Le sort ne l'a pas voulu. [...]

Et je dis qu'à Séville, les règles du sport ont été bafouées. Je pense à l'agression du gardien allemand Schumacher qui a conduit



L'exorcisme

Nouveau choc émotionnel, mais victorieux celui-là. En 1986, la France élimine le Brésil sur un tir au but de Luis Fernandez. Michel Platini, blessé lors de ce Mundial, avait manqué le sien... tout comme Zico et Socrates, dans la partie adverse, face au portier français, Joël Bats, qui avait multiplié les parades. Le stade Jalisco de Guadalajara exulte. C'est pendant ce match fou que le public mexicain inventa la ola, cette vague des corps devenue le symbole de la joie dans les tribunes.



MEXIQUE 1986
ET FERNANDEZ TERRASSA
LE FOOTBALL SAMBA !

Séance de tirs au but après cent vingt minutes de jeu entre la France et le Brésil, le 21 juin au stade de Guadalajara : Platini vient d'échouer mais Luis Fernandez trouve le chemin de la lucarne face à Carlos. La France est en demi-finale.



« BRA-ZIL ! BRA-ZIL ! » CRIAIS LE STADE. ET SOUDAIN : « FRAN-CIA ! »

Par **MICHEL PLATINI**

D'abord, il y a eu un grand vide, un vertige, comme une nausée... Pour un coup de pied mal placé, un penalty de trop, une estocade ratée, après plus de deux heures d'un duel à armes égales avec le Brésil. Je n'étais plus qu'un pion vaincu sur une terre hostile... Un rideau noir est tombé sur mes yeux. Et tout s'est accéléré dans ma tête : des bruits et des fureurs, des sifflets et des clameurs, et, déjà, se fixait à jamais le souvenir obsédant de cette houle de drapeaux vert et jaune balayant les tribunes et transformant le stade en un bateau ivre. J'étais sonné, hagard et, pour tout dire, un rien déshonoré. Dans ma chute, circonstance accablante, je me voyais déjà entraînant les miens, les nôtres. A midi, nous étions tous les onze devant la porte dorée et voilà que ma maladresse risquait de condamner l'équipe de France à la porte de secours... C'était injuste et j'étais maudit.

Dans mon dos, la foule hurlait des slogans de mise à mort. Elle semblait se repaître de mon malheur qui rendait toutes leurs chances à ses favoris. Elle était brésilienne à 90 % !

Depuis son triomphe, en 1970, Pelé a fait du Mexique une colonie brésilienne. Comme aux plus belles heures de naguère, Guadalajara-la-fière, repliée sur ses nostalgies coloniales, ne vivait plus qu'à l'heure de Rio, dans une ambiance survoltée de carnaval et de football-samba à perte de nuits blanches. Et moi, j'étais

là, seul, à la dérive, emporté par la marée carioca. Je me souviens, dans le brouillard, avoir pris ma tête à deux mains. J'aurais voulu la cogner contre un mur. J'avancais, les jambes vides, à petits pas mécaniques. J'avais presque cinquante mètres à parcourir pour rejoindre mes camarades regroupés au milieu du terrain et qui suivaient ma retraite, atterrés. En relevant le nez, j'ai aperçu Jean Tigana qui venait vers moi, par sollicitude. Il n'était plus qu'à quelques pas quand, soudain, j'ai entendu un grand bruit. Un claquement sec. Avant même de réaliser, j'ai vu Jean se précipiter sur moi en hurlant... de joie ! C'est Julio César (le mal nommé) qui venait de se condamner lui-même, et de condamner son équipe, en catapultant ce penalty sur le poteau de but. Malgré tous les macumbas, les cierges de Maracana et les vaudous clandestins, Dieu était avec nous à Guadalajara. Restait à Luis Fernandez d'achever l'adversaire. Ce fut fait d'un coup de pied qui était le coup de grâce. A cette seconde de délivrance, la France entrait pour de bon dans la légende du football.

Oui, j'ose le dire, ce que nous avons fait cette année, au Mexique, dans l'attente du titre suprême, toujours mythique mais plus du tout hors d'atteinte, aucune équipe de France ne l'aurait réussi avant la nôtre. En entrant résolument dans le dernier carré des prétendants au titre mondial, nous avons laissé à jamais tous nos complexes au vestiaire. Nous avons exorcisé les cauchemars du passé, quand l'équipe de France plaisait (parfois) sans jamais gagner (ou si peu). Nos ainés, certes, n'étaient pas incapables mais, malgré leurs efforts, nous avons grandi dans une ère où le football français ne comptait plus, n'existe pas sur la carte du monde. Il fallait alors bâtir ses rêves d'adolescent sur les triomphes des autres : Pelé et ses magiciens du Brésil, Cruyff et ses Hollandais, la Squadra Azzurra de Mazzola et de Rivera, Beckenbauer et ses frères du Bayern et de la grande Allemagne, sans oublier Kevin

Keegan, Mario Kempes, l'Argentine et Liverpool. A côté d'eux, nous faisions figure d'éternels recalés, privés de diplômes officiels et de lauriers. Nous étions, disait la rumeur condescendante, les champions du monde des matchs amicaux. Et puis, en dix ans, dans le sillage des conquêtes européennes de Saint-Etienne, une génération nouvelle a forcé la destinée.

1978, en Argentine, avait montré un style naissant après douze ans d'absence en Coupe du monde. 1982, en Espagne, avait confirmé la griffe « France » et atteint des sommets dans le pathétique et la tragédie, avec la « corrida de Séville » contre l'Allemagne. 1984 et son championnat d'Europe des nations avait donné au pays son premier titre officiel, enfin, depuis toujours. Et voici déjà 1986 qui perpétue un acquis et amorce le legs des lendemains qui chantent. Mais ce n'est pas encore le jour de faire ou de refaire l'Histoire. Aujourd'hui, je veux vivre sur l'euphorie de notre victoire contre le Brésil plus encore que sur l'opportunité de rejouer, quatre ans après, le match maudit de Séville contre l'Allemagne.

Quand j'avais quinze ans, le Brésil régnait sur le monde pour la troisième fois de son histoire. Il y avait Pelé, ses sortilèges et son numéro 10 magique. Dans nos cours d'école et sur nos stades de fortune, on l'appelait « le roi Pelé ». C'est lui qui a donné à ce numéro sacré sa dimension mythologique. Le Brésil était invincible et Pelé était hors d'atteinte. Il était illusoire d'imaginer, un jour, les battre ou les égaler. On ne tuoit pas les dieux.

Si je ne devais garder, plus tard, qu'un souvenir de ce Mundial 1986, ce serait à coup sûr le match de Guadalajara. On me répète à perte d'heures que c'est le plus beau match de cette Coupe du monde. Moi, je dis simplement que le plus beau, c'est toujours le prochain.

En revanche, je crois à la force symbolique de notre victoire sur le Brésil. Dans dix ans, dans vingt ans, je crois que j'aurais

Le Brésil était invincible, hors d'atteinte... et nous l'avons battu

toujours plaisir à revenir sur ce match. C'est un peu comme lorsqu'on feuille une livre d'images qui ont compté dans sa vie.

Pour moi, il y a d'abord l'équipe, les onze joueurs derrière leur fanion. Et puis la dramatique, jouée en trois séquences, comme au théâtre, avec son unité de lieu, son unité d'action, son unité de temps. Le lieu, c'est cette cathédrale de lumière enroulée aux couleurs de l'équipe aimée. Samedi, le stade était jaune et vert pour le Brésil ; mercredi, il est bleu-blanc-rouge face à l'Allemagne, bourreau des coeurs mexicains. Hier, on scandait : « Bra-zil ! Brazil ! » par milliers à s'en casser la voix ; aujourd'hui, c'est : « Fran-cia ! Fran-cia ! », comme un nouveau signe de ralliement.

L'action, c'est ce face-à-face généreux, sans contrainte ni calcul, avec le Brésil. Les grands matchs se jouent toujours à deux, comme on le fait, à égalité de chances et d'esprit, le Brésil et la France. Il n'y avait plus de lignes, plus de texte, plus de comptes d'apothicaire, nul ne cherchait à économiser ses forces. On progressait l'un contre l'autre, l'un face à l'autre, par passes courtes ou longues ouvertures, et l'on contreattaquait d'un même cœur à trois contre trois, quatre contre quatre. C'est cela, le football total. Et puis le temps. Une impitoyable course contre la montre de 90 minutes d'abord, où l'on doit forcer l'adversaire à amener ses couleurs. Entre deux équipes d'un même niveau et d'une qualité partagée, l'heure réglementaire, ou plutôt l'heure et demie, n'est plus suffisante, et la prolongation non plus. C'est pourquoi les dénouements aux penalties sont si

pathétiques, et tellement injustes à la fois...

Et puis il y a les hommes... Je crois que, de ce côté-là, la France est servie. Je n'en veux pour preuve que la tenue exemplaire de tous mes coéquipiers dans la fournaise du stade de Jalisco, à Guadalajara. Un terrain très grand, très large, écrasé de chaleur, sur lequel tous ont lutté avec la même fougue, la même trempe. J'ouvrirais d'abord mon livre d'images sur la photo de famille, derrière le fanion, et chacun aurait sa propre page dans ce mémorial doré. Il y aurait des grimaces (le but brésilien) et des sourires (le mien), des faits d'armes (le penalty de Zico stoppé par Joël Bats), des attaques de hussard (Rocheteau, Stopyra), du suspense (l'échappée finale de Bellone qui aurait dû m'épargner l'épreuve de trop, le penalty) et des combats d'arrière-garde (Battiston, Bossis, Amoros). J'en oublie, évoqués ailleurs, mais tout le monde mérite la citation à l'ordre du Mérite ou le ruban bleu. Dans ce livre de solstice, de soleil d'été et de renouveau, il y aurait de la couleur et de l'ambiance : les tribunes chamarées, inoubliables, et la page musicale avec le rappel lancinant des batucadas jouées par les torcidas brésiliennes à coup de tambourins, de choclos et de marimbas. Il y aurait le côté son et lumière, le souvenir exaltant de Jean Tigana, notre Brésilien, entraînant l'équipe de France dans une samba d'après-victoire au milieu du vestiaire. Il y aurait aussi en bonne place un hommage au fair-play de ce match propre, sans trucage ni tricherie.

Sans doute y aurait-il aussi une place spéciale, une place d'honneur pour la

parade décisive de Joël Bats. J'aime le style de ce gardien, sobre et violent. Bats n'en rajoute pas dans son but. Observez-le sur sa ligne au moment de l'exécution du penalty. Il ne bronche pas sur sa ligne. Il se concentre, vise le ballon qui sera propulsé sur lui, ne gesticule pas, mais il jaillit à la seconde de vérité. Evidemment, je ne devrais pas m'étendre trop sur les penalties cette semaine, moi qui ai raté le mien (Zico, Julio César et Socrates aussi, mais ce n'est pas une raison). Ça n'arrive jamais, paraît-il, de manquer un penalty, et j'ai déjà gagné une coupe intercontinentale sur les coups de pied au but. En tout cas, il est vrai que j'échoue assez rarement dans cet exercice. A quelqu'un qui m'en faisait un peu vivement le reproche samedi, j'ai répondu dans un réflexe : « Que voulez-vous, il y a quatre ans, à Séville, j'avais marqué mon penalty et l'Allemagne s'était qualifiée. Cette fois-ci, j'ai préféré le rater et laisser les copains faire le boulot pour moi. » Un zeste d'humour n'a jamais empêché de gagner une Coupe du monde. ■

**J'ai manqué
mon penalty et laissé
les copains faire le
boulot pour moi**



FRANCE-BRÉSIL

72^e minute : le penalty en faveur des Auriverdes est indiscutables. Joël Bats, le gardien français repousse la tentative de Zico, le numéro 10 de la Seleção.



Coup de tête

Au Stade de France, le 12 juillet 1998,
Zizou place une tête piquée en extension au centre du but
du gardien brésilien, Claudio Taffarel. Le premier
des trois buts de la plus belle des victoires.



Quand le dieu du stade redevient un homme... seul! Avec ses deux buts marqués de la tête, en finale de la Coupe du monde 1998, face au Brésil, Zinédine Zidane était porté aux nues. Son nom claquait en lettres de feu sur l'Arc de Triomphe au-dessus du slogan «La victoire est en nous». C'était l'ère glorieuse d'Aimé Jacquet. Huit ans plus tard, rappelé par Raymond Domenech, il cède aux provocations grossières de l'Italien Materazzi au cours des prolongations de la finale de 2004: «A ton maillot, je préfère ta p... de sœur!» Coup de boule réflexe au thorax et carton rouge! Zizou est expulsé. Réduite à 10, la France perd la Coupe du monde aux tirs au but (5-3) face à l'Italie. C'était le dernier match professionnel du fameux numéro 10 aux 108 sélections.

Coup de sang

Berlin, 9 juillet 2006. A la 107^e minute de la finale de la coupe du monde, la France et l'Italie sont à un but partout, la tension est à son comble. Excédé par le défenseur italien Marco Materazzi, Zinédine Zidane lui assène un coup de tête au thorax. Faute impardonnable, le capitaine de l'équipe de France est expulsé.



Galères et petits ratés

ARGENTINE 1978

Les Français entrent sur la pelouse du stade de Mar del Plata, avec des maillots non pas bleus, comme prévu, mais rayés vert et blanc, un prêt d'un petit club local de pêcheurs, l'Atlético Kimberley. L'intendant – bénévole – de l'équipe de France avait tout simplement oublié d'emporter les bons maillots. La France essuie les quolibets du public argentin, qui reconnaît les couleurs des tenues d'emprunt, mais sauve tout de même l'honneur en battant les Hongrois 3-1.

ESPAGNE 1982

C'est du jamais-vu au stade José-Zorilla de Valladolid : le cheikh Fahad al-Ahmed al-Jaber al-Sabah, président de la fédération koweïtienne de football, par ailleurs frère de l'émir du Koweït, fait irruption sur la pelouse à la 77^e minute pour exiger l'annulation du quatrième but d'Alain Giresse face à ses compatriotes. L'arbitre russe Miroslav Stupar obtempère – décision qui lui vaudra une radiation à vie –, et plonge Michel Hidalgo dans une colère noire.



AFRIQUE DU SUD 2010 KNYSNA, LA HONTE

Le 20 juin, au Field of Dreams, le stade où ils s'entraînent, les Bleus stupéfient le monde entier en lançant une grève en plein Mondial... Les Tricolores refusent de s'exercer après l'exclusion de Nicolas Anelka. Cette décision provoque la colère du préparateur physique, Robert Duverne, qui a une altercation avec le capitaine Patrice Evra, avant que Raymond Domenech ne les sépare.



EN LIBERTÉ

Heureuse époque où les joueurs n'étaient pas encore accros au star-system et où les stars gardaient leur âme de joueur. En 1958, amorce des temps modernes, le roi Pelé, 17 ans, se promenait, désinvolte, sur les plages de Santos ou de Rio. Les Bleus de la première vague – Kopa, Piantoni, Fontaine – médaillés de bronze en Suède, posaient, en toute décontraction. Vingt ans plus tard, à Buenos Aires, l'équipe de France partageait la même résidence que celle d'Italie. On hélait Michel Platini et Paolo Rossi à la volée dans les allées... Le summum du reportage en toute liberté est atteint au Mexique, en 1986. Sans filtre, sans plan com, Michel Platini embarquait dans la voiture de Paris Match pour se laisser photographier au sommet du Cerro del Cubilete, sous la statue du Christ Roi. Luis Fernandez, dont le grand-père était novillero, sortira la muleta pour défier un taurillon. Ces escapades «à la carte», fixées en direct par téléphone et vécues avec le sourire, ne nuisaient pas à l'esprit de compétition. Trois jours après la séance photo, la France éliminait le Brésil à Guadalajara, d'un tir au but signé... Fernandez !



SUÈDE 1958
**QUAND LES
JOUEURS POSAIENT
POUR MATCH...**

Dominique Colonna, Raymond Kopa et Jean Snella taquinent le saumon à Finspang, leur camp de base scandinave. A trois jours de leur premier match, une préparation aux allures de vacances.

Photo PHILIPPE LE TELLIER



«Aide-toi, le ciel t'aidera.» Pourtant, Michel Platini et les siens n'ont pas besoin d'un sauveur en ce début de Mundial. Après une première rencontre peu convaincante contre le Canada (1-0), les Bleus se sont ressaisis face à l'Union soviétique (1-1). «J'ai lu dans le regard de mes camarades une détermination qui ne pouvait pas tromper», confiait le capitaine avant de s'offrir une escapade bien méritée dans le centre du Mexique, au volant de la voiture de Paris Match.

MEXIQUE 1986 SOUS LA PROTECTION DU CHRIST ROI

Juin 1986, Silao. A 2700 mètres d'altitude, tout en haut du Cerro del Cubilete, Platini goûte au repos sans céder à l'ivresse des sommets.

Photo JACK GAROFALO





MEXIQUE 1986
**CONQUISTADORS
DANS L'ARÈNE**

Luis Fernandez fait face à un « becerro », un petit veau, dans la plaza de toros du parador San Javier. Le natif de Tarifa, au sud de l'Andalousie, est prêt pour le « mano a mano ».

Photos JACK GAROFALO



Les Français ne négligent rien pour se mettre à l'heure mexicaine. Comme pour Platini, c'est la dernière Coupe du monde d'Alain Giresse. Ce qui n'empêche pas le plus petit (1,63 mètre) et l'un des plus talentueux du groupe, en sombrero et poncho, de ne pas se prendre trop au sérieux. Luis Fernandez, lui, descend dans l'arène en digne fils d'Espagne. Manière de rendre hommage à ces hôtes si accueillants ainsi décrits par Platini: «Tout un peuple a comme sorti l'habit de lumière en guise de bienvenue.»



Ils n'ont pas été crucifiés mais tout de même... Le début de compétition des Bleus sur le sol espagnol a été vraiment irrégulier. Les Français ont même été submergés par l'Angleterre lors de leur premier match, avant de se remettre en selle face au Koweït. Alors, à la veille de la rencontre avec l'Irlande du Nord, le très croyant Marius Trésor emmène son compère Platini dans une chapelle. « Ici, au moins, je ne vais pas croiser d'Irlandais du Nord, ils sont presque tous protestants », confesse le Guadeloupéen à son capitaine.



ESPAGNE 1982
TRÉSOR PRIE LA MADONE

La Vierge de l'église de la Nativité de Navacerrada a-t-elle entendu la supplique du défenseur central ? Le lendemain, la France écrasera l'Irlande du Nord (4-1). Et se qualifiera pour sa première demi-finale depuis 1958.

Photo JACK GAROFALO
et PATRICK JARNOUX



*Cheveux dans le cou façon rockeur
et guitare posée sur la cuisse, le mélomane
Dominique Rocheteau plaque quelques accords
au côté de Yannick Stopyra.*





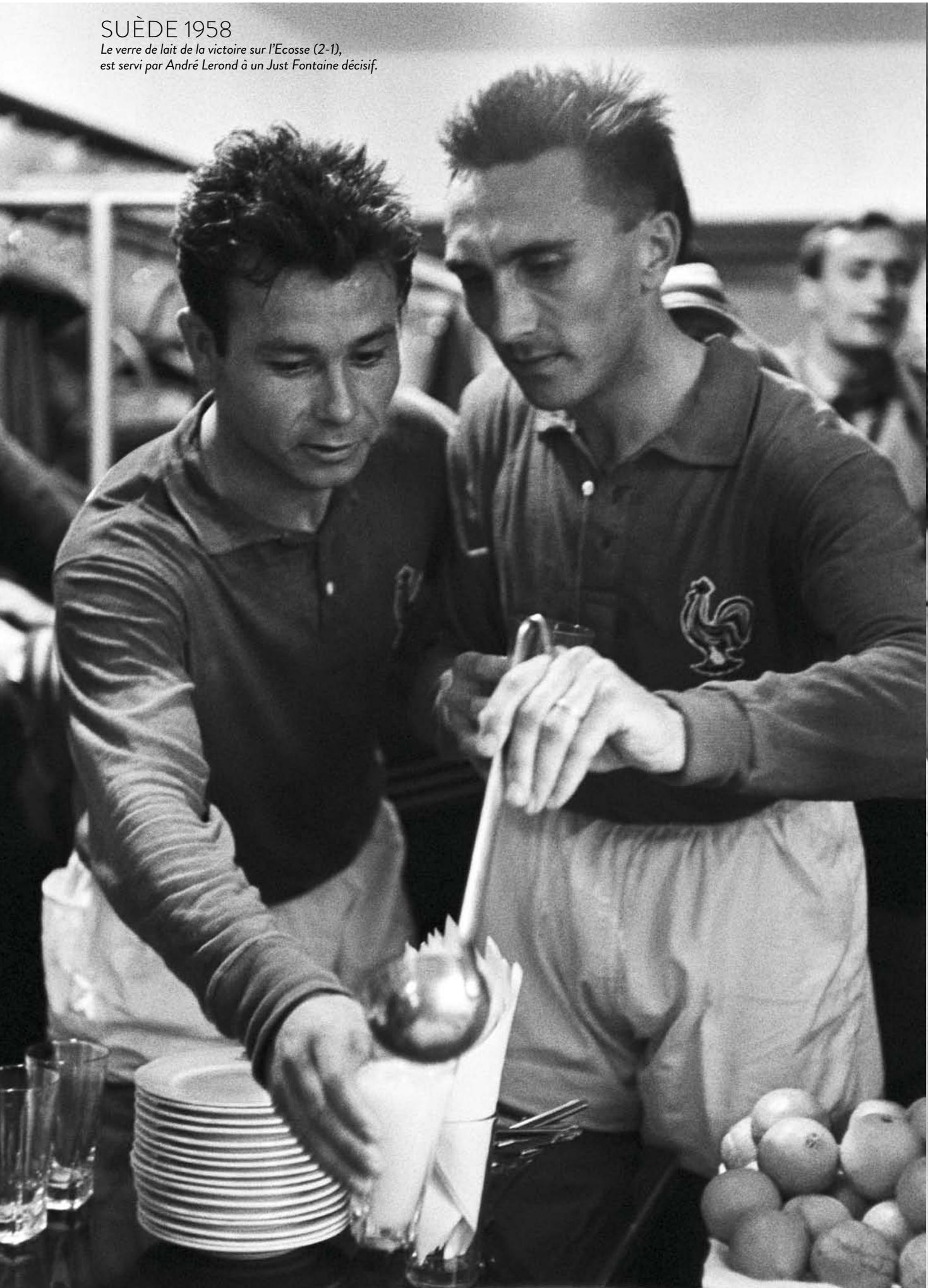
Toute la musique qu'il aime... Sur ce credo, revu et corrigé, Dominique Rocheteau, dit l'« Ange vert » à Saint-Etienne et le « Hussard bleu » en équipe de France, donne le « la ». Amateur de rock californien – des Eagles, entre autres –, il aime gratter les cordes de sa guitare. Yannick Stopyra en ferme les yeux avant de rejoindre Jean-Pierre Papin, dans des éclats de batterie.

MEXIQUE 1986 ROCHETEAU-PAPIN, LE RYTHME DANS LA PEAU

*Ils sont sur le même tempo :
Yannick Stopyra, Jean-Pierre Papin et Daniel Xuereb,
trois attaquants spécialistes des actions
menées tambour battant !*

SUÈDE 1958

Le verre de lait de la victoire sur l'Ecosse (2-1),
est servi par André Lerond à un Just Fontaine décisif.





Le 21 juin 1982, Michel Platini fête ses 27 ans sous l'œil de Patrick Battiston. A lui, le gâteau dans les cuisines de l'hôtel El Montico, le repaire des Bleus à Tordesillas, en Castille-Leon. On servira une autre pâtisserie à la table des joueurs. Le surlendemain, Jean Tigana sortira une part de tarte coiffée d'une bougie symbolique. C'était aussi son anniversaire... passé inaperçu.

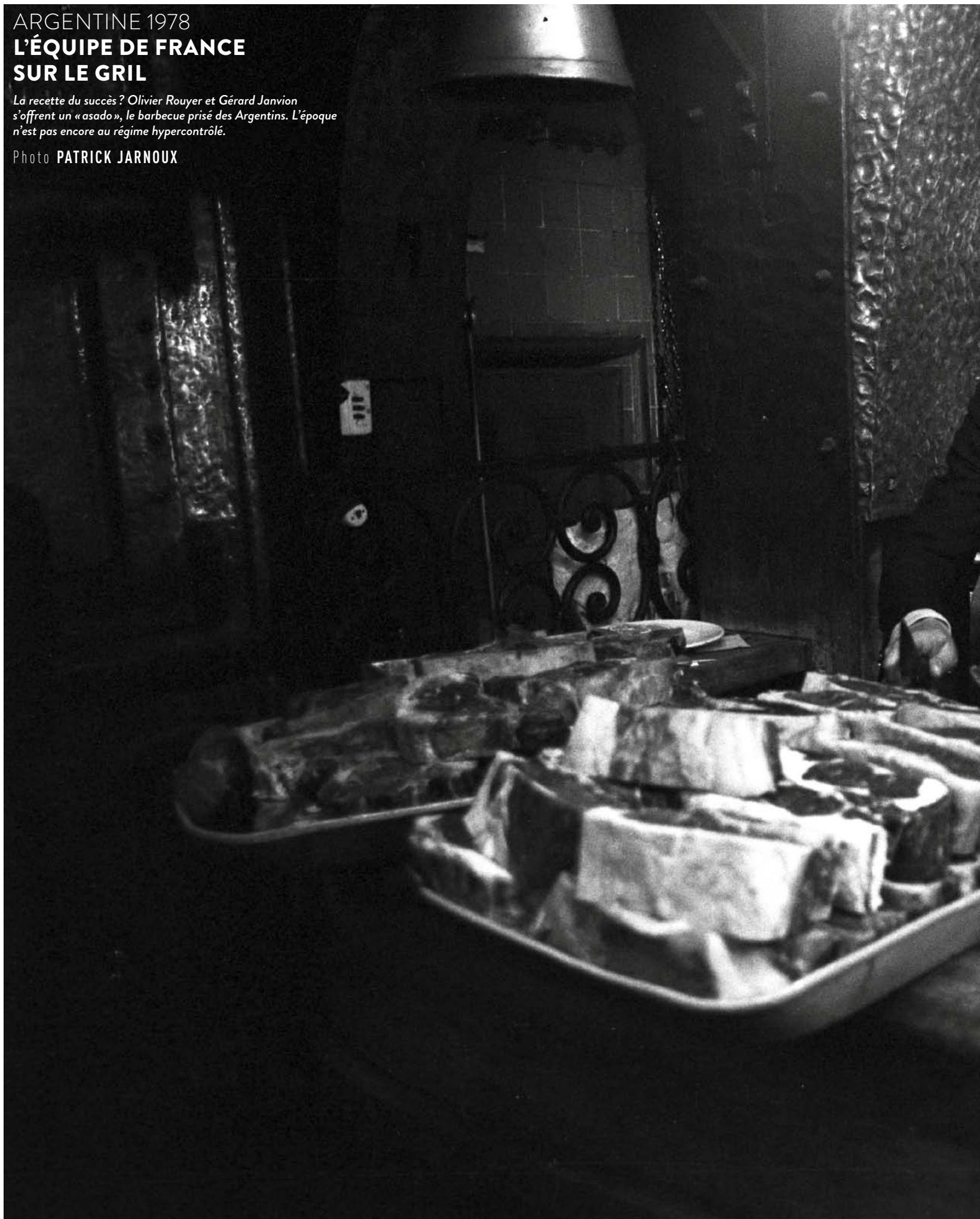
ESPAGNE 1982
**LES PETITS PLATS DANS
LES GRANDS**

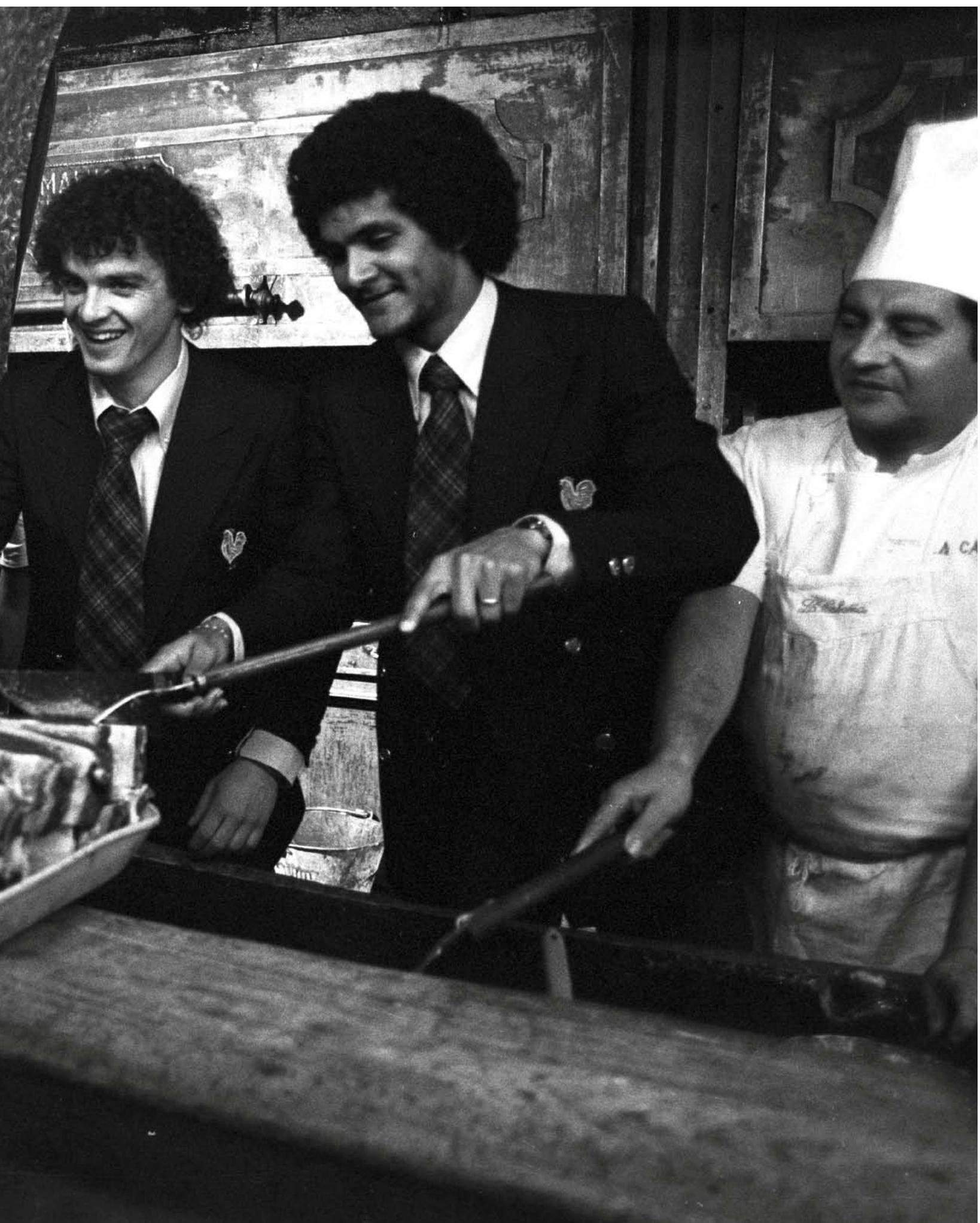
Le soir du triomphe contre le Koweït (4-1) à Valladolid, le capitaine des Bleus souffle ses 27 bougies.

ARGENTINE 1978
**L'ÉQUIPE DE FRANCE
SUR LE GRIL**

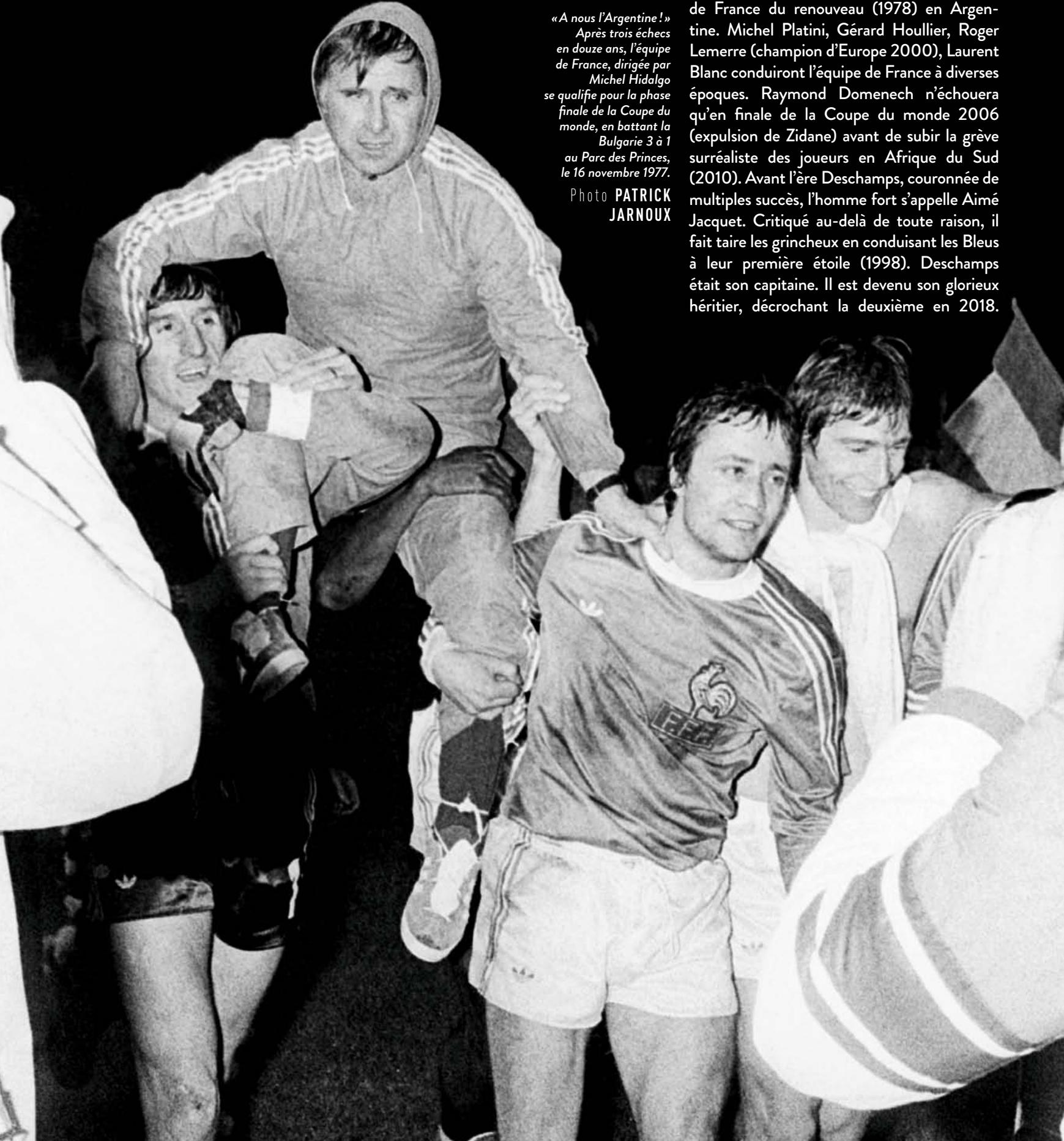
La recette du succès ? Olivier Rouyer et Gérard Janvion s'offrent un « asado », le barbecue prisé des Argentins. L'époque n'est pas encore au régime hypercontrôlé.

Photo PATRICK JARNOUX





LES PATRONS



«A nous l'Argentine !»

Après trois échecs
en douze ans, l'équipe
de France, dirigée par
Michel Hidalgo
se qualifie pour la phase
finale de la Coupe du
monde, en battant la
Bulgarie 3 à 1
au Parc des Princes,
le 16 novembre 1977.

Photo PATRICK
JARNOUX

Pas de grande équipe sans vrai patron. Aux commandes (la gouvernance) et sur le terrain. Albert Batteux, en 1958, en fut le maître à jouer; puis, au sortir des années de vaches maigres, le Roumain Stefan Kovacs, qui avait dirigé le grand Ajax de Johan Cruyff. Viendra ensuite l'ancien stratège de l'AS Monaco, Michel Hidalgo. C'est lui qui mènera l'équipe de France du renouveau (1978) en Argentine. Michel Platini, Gérard Houllier, Roger Lemerre (champion d'Europe 2000), Laurent Blanc conduiront l'équipe de France à diverses époques. Raymond Domenech n'échouera qu'en finale de la Coupe du monde 2006 (expulsion de Zidane) avant de subir la grève surréaliste des joueurs en Afrique du Sud (2010). Avant l'ère Deschamps, couronnée de multiples succès, l'homme fort s'appelle Aimé Jacquet. Critiqué au-delà de toute raison, il fait taire les grincheux en conduisant les Bleus à leur première étoile (1998). Deschamps était son capitaine. Il est devenu son glorieux héritier, décrochant la deuxième en 2018.

HIDALGO-JACQUET, LA LONGUE MARCHE

Le triomphe d'un obstiné. Vilipendé pour son style de jeu, Aimé Jacquet savoure sa revanche le 12 juillet 1998. Porté par Fabien Barthez et Bixente Lizarazu, le sélectionneur brandit la coupe du monde de la Fifa et inscrit son nom dans la légende du football.

Photo BOB THOMAS



SIGNÉ DESCHAMPS

TOUS LES FRANÇAIS SONT CHAMPIONS DU MONDE
ET DOIVENT ÊTRE FIERS DE CE TITRE !!!

AMICALEMENT


D. D.



15 JUILLET 2018, LE JOUR DE LA VICTOIRE
Vous auriez aussi pu choisir une image de la conférence de presse, qu'ils ont interrompu en venant m'arroser ! Après la finale, les joueurs ne m'ont pas ménagé [rires]. Plus sérieusement, ces moments sont très forts. Une Coupe du monde est une aventure humaine. Tout est exacerbé sur le plan émotionnel. Des liens forts se créent. J'ai toujours éprouvé de l'affection pour mes joueurs. Depuis quelques années, je suis plus démonstratif. Nous sommes restés ensemble cinquante-cinq jours. Je ne les ai pas toujours épargnés. Quand il a fallu rectifier le tir en disant clairement ce qui n'allait pas, notamment après le premier match contre l'Australie qui ne correspondait pas du tout à nos attentes, on l'a fait. Les joueurs savaient que si je les avais pris, c'est parce que j'avais confiance en eux. Cette confiance, ils me l'ont bien rendue.

Le sélectionneur de l'équipe de France, deux fois champion du monde, a feuilleté l'album de sa carrière pour Paris Match et accepté d'en légendier les photos.



PARIS MATCH LES BLEUS INTIMES

Mondial, l'album événement
Exclusif: des photos inédites dans les coulisses de la gloire. L'angoisse, l'amitié, l'émotion... Didier Deschamps, le capitaine, raconte les secrets de la victoire



DE SAINT-DENIS À MOSCOU, AVEC MA FAMILLE

Avec Claude, mon épouse, après la Coupe du monde 1998 [en couverture de Paris Match n° 2501], et avec Dylan, mon fils, vingt ans plus tard, sur la pelouse de Moscou. Claude n'aime pas se mettre en avant. Pourtant, elle a toujours été à mes côtés et a été un soutien indéfectible dans les bons et surtout dans les mauvais moments. Elle s'est consacrée à l'éducation de notre fils et notre amour – qui dure depuis plus de trente ans maintenant – est toujours aussi fort. La trajectoire de Dylan nous comble. Il a réussi ses études et commence sa vie professionnelle. A son contact, je cerne plus facilement les attentes et le mode de fonctionnement des jeunes de sa génération. Notamment leur rapport avec l'extérieur. Je fais très attention à protéger mon entourage. C'est encore plus vrai avec l'avènement des réseaux sociaux. Quand les résultats sont là, ce n'est pas désagréable, comme on peut le voir ici sur votre une de 1998. En revanche, les répercussions d'un échec sont beaucoup plus compliquées à gérer, notamment pour les proches, qui ne sont pas forcément prêts pour ça.

MA PREMIÈRE SÉLECTION AVEC L'ÉQUIPE DE FRANCE

Au printemps 1989 contre la Yougoslavie, au Parc des Princes, je remplace Daniel Xuereb à un quart d'heure de la fin. J'ai 20 ans, je suis capitaine d'un FC Nantes un peu dans le creux de la vague. Comme l'équipe de France à cette époque, finalement. Il n'empêche, c'est une fierté énorme d'être appelé par Michel Platini pour représenter mon pays. J'avais connu toutes les sélections de jeunes et celle des espoirs. Ce premier stage m'a permis de constater l'écart entre la première division et le niveau international. Malgré le match nul, ça reste un très bon souvenir.



AVANT LE COUP D'ENVOI

« La Marseillaise », quelques minutes avant la finale de la Coupe du monde 1998 contre le Brésil. La concentration se lit sur tous les visages. Personnellement, je suis serein. Le matin du match, nous avons effectué un réveil musculaire à Clairefontaine. J'ai la conviction très forte que c'est notre jour, que rien ne peut nous arriver, que nous allons accrocher une première étoile sur notre beau maillot bleu. Le scénario du match va confirmer cette sensation. Nous menons 2-0 à la mi-temps et malgré l'expulsion de Marcel [Desailly], nous avons tenu bon et ajouté un troisième but. Cette victoire a changé notre vie.

LA FRANCE CHAMPIONNE D'EUROPE

Sur la pelouse de Rotterdam avec Marcel [Desailly] Franck [Lebœuf] et lors de la remise du trophée avec Zizou, Marcel, Titi [Thierry Henry] et David [Trezeguet], l'auteur du but victorieux. Nous sommes heureux d'avoir confirmé notre titre mondial en remportant le championnat d'Europe. Car le plus compliqué dans le football, ce n'est pas d'arriver au sommet, c'est d'y rester. Nous avons pu nous en rendre compte avec les champions du monde 1998, dès la phase de qualification pour l'Euro 2000. C'est simple : nous étions l'équipe à battre. Nous avons dû batailler pour décrocher notre billet pour le tournoi final en allant gagner 1 à 0 contre Andorre, par exemple. En Belgique et aux Pays-Bas, rien n'a été simple non plus. Notamment la finale, que nous remportons face à l'Italie grâce à la règle du but en or, alors que nous étions menés 2-1 à la dernière minute du temps réglementaire. Ce succès est celui d'un groupe porté par une très forte dynamique collective.

Dans un sport collectif, sans tes partenaires, tu n'es rien.





TITULAIRES ET REMPLACANTS

Le bonheur partagé par tout un groupe, après l'ouverture du score de la tête d'Olivier Giroud contre la Suisse, lors du premier tour de la Coupe du monde 2014 au Brésil. Cette victoire, face à la sixième nation au classement Fifa, tête de série du groupe, nous a permis de prendre conscience de notre potentiel. 2014 a servi 2016, qui a servi 2018. J'aime beaucoup cette scène de joie, qui mêle titulaires et remplaçants. On la reverra à plusieurs reprises pendant l'Euro 2016, mais aussi en Russie l'été dernier, notamment après le but de Benjamin Pavard contre l'Argentine en huitièmes de finale. Dans une compétition comme la Coupe du monde ou l'Euro, on passe plus d'un mois ensemble, H 24. Il est essentiel que chacun sache pourquoi il est là, reste concerné en se sentant utile. C'est plus compliqué quand on est remplaçant. Sinon, ça peut vite tourner à la zizanie. C'est pourquoi j'accorde une attention particulière à l'état d'esprit des joueurs que je retiens. Une liste de 23 n'est pas forcément composée des 23 meilleurs, mais des 23 joueurs avec qui je pense pouvoir aller le plus loin possible.



AVEC AIMÉ JACQUET

C'est le dernier match de préparation pour la Coupe du monde 2018, à Lyon, face aux Etats-Unis. Vingt ans après la victoire de 1998, la Fédération française de football a eu la bonne idée d'inviter Aimé Jacquet pour donner le coup d'envoi. Le foot français lui doit tant... J'éprouve une grande admiration et un profond respect pour Aimé, et pas seulement parce que j'ai été son capitaine. Comment ne pas s'inspirer de son management, comme de celui de Marcelo Lippi ? Aimé est un exemple pour moi, il le sait. D'ailleurs, il était déjà venu à Clairefontaine rencontrer le groupe avant la Coupe du monde au Brésil, en 2014. Il a changé nos vies en faisant de nous des champions du monde. Je lui en serai éternellement reconnaissant.

GRIEZMANN, MEILLEUR BUTEUR ET MEILLEUR JOUEUR DE L'EUTO 2016

Pourtant, il aurait bien échangé ces deux récompenses individuelles prestigieuses contre un succès collectif, en finale, contre le Portugal. Antoine est un attaquant atypique, très efficace dans la construction et la finition, tourné vers les autres, toujours prêt à faire des efforts pour aider ses partenaires, notamment à la récupération. De cet échec en finale de l'Euro, nous avons tiré des leçons qui nous ont servies dans la préparation du match contre la Croatie deux ans plus tard. On peut toujours apprendre de ses échecs. C'est même souhaitable. [Couverture de Paris Match n° 3504 du 13 juillet 2016]





VINGT-TROIS JOUEURS... MAIS AUSSI UN STAFF

Le notre comporte une vingtaine de personnes. C'est l'un des moins fournis quantitativement mais d'un point de vue qualitatif, je peux m'appuyer sur une addition de compétences très appréciable. Cette victoire est aussi la leur. Notre unité a fait notre force. Sur cette photo [du 15 juillet 2018], trois membres du staff technique m'entourent. A gauche, Grégory Dupont, notre préparateur physique, qui nous a rejoints avant la Coupe du monde. Greg est très pointu dans son domaine et dans celui de la nutrition. A droite, Franck Raviot, qui s'occupe des gardiens avec beaucoup de minutie. J'ai appris à le connaître depuis 2012. Au centre, Guy Stéphan, qui m'accompagne depuis 2009 et mon passage sur le banc de l'OM. Les épreuves que nous avons affrontées ensemble ont renforcé nos liens. Ils sont très, très forts. On présente souvent Guy comme un adjoint fidèle. C'est un adjoint loyal mais aussi très compétent. Son avis technique compte, même si c'est moi qui tranche en dernier ressort.

L'ÉQUIPE DE FRANCE VERSION 2018-2019

Avec dix-sept des vingt-trois champions du monde, ce qui ne signifie pas que le groupe est fermé, ni que les six champions du monde absents ne reviendront pas. Nous suivons une cinquantaine de joueurs régulièrement et cette liste n'est pas close. Le titre de champion du monde crée des obligations. L'équipe de France, quelle que soit sa composition, a un statut à assumer. Même si le parcours de l'Ajax Amsterdam en Ligue des champions atteste que nous n'avons pas fini deuxièmes derrière n'importe qui, nous aurions aimé nous qualifier pour les demi-finales de la Ligue des nations. Nos résultats et nos prestations depuis septembre 2018 montrent que le groupe a encore faim de conquêtes.





LES CHEFS DE L'ETAT

Avant chaque grand rendez-vous international, à la fin de la phase de préparation, le chef de l'Etat fait l'honneur aux joueurs et au staff de l'équipe de France de venir partager un déjeuner à Clairefontaine. C'est Jacques Chirac qui a lancé cette tradition avant la Coupe du monde 1998 [ci-dessus]. Il était venu nous témoigner le soutien de la France et des Français. Nous avons passé un moment très agréable en sa compagnie. Son sens de l'humour fait vite mouche. J'ai beaucoup d'estime pour lui mais aussi pour son épouse, Bernadette. François Hollande, en 2014 et en 2016, et Emmanuel Macron, en 2018, sont également venus à Clairefontaine. C'est très gratifiant mais ce que je préfère, c'est leur rendre visite au palais de l'Elysée, une fois la compétition terminée, comme le 16 juillet 2018 [ci-contre]. Ça signifie généralement que tout s'est plutôt bien passé sur le terrain. Pendant la compétition, il m'est arrivé d'échanger à plusieurs reprises avec les présidents de la République. Ils voulaient vraiment prendre le pouls de la sélection. Disputer un grand tournoi avec le maillot bleu offre un privilège exceptionnel, celui de pouvoir réunir toute une nation le temps d'une grande compétition, de donner du bonheur, quand on gagne, à tous nos compatriotes. Je l'ai dit et je le redis : tous les Français sont champions du monde.



MON PRÉSIDENT

Noël Le Graët est un grand président, pour qui j'éprouve le plus grand respect. La victoire en Coupe du monde couronne une carrière exceptionnelle. Je l'ai connu au début des années 1990 quand j'étais joueur. Dans le football, il a tout connu. Le monde amateur et le passage en pros avec Guingamp, la présidence de la Ligue puis celle de la Fédération, en 2011, une période très compliquée pour le foot français. Nous formons un couple solide depuis 2012. Le couple président-entraîneur doit être uni et tenir le même discours. C'est capital par rapport aux joueurs notamment. Avant de devenir champions du monde, nous avons traversé des périodes compliquées et il m'a toujours soutenu. Je ne l'oublie pas. Nous communiquons beaucoup. Je l'informe toujours en priorité de mes choix. C'est tout à fait normal à mes yeux.

SIMPLICITÉ, NATUREL, RESPECT, HUMILITÉ, DIDIER INCARNE TOUTES CES VALEURS

Par NAGUI

Certains ont pu douter, faire la fine bouche. Moi, jamais. Bien avant que Didier n'annonce sa liste des 23, j'ai beaucoup discuté avec lui. Dans sa manière de parler, dans son analyse, dans son envie, je voyais quelque chose de dingue se dessiner, se construire ; de la même manière que je l'avais vu avant l'Euro. Il avait ce petit sourire qui signifie toujours : « Devine, comprends à demi-mot si tu peux, mais je ne te dirai rien. » C'est son désir de groupe qui était très fort, qui dominait et qui m'impressionnait. A aucun moment, il ne m'a cité le moindre joueur. C'est d'abord le groupe, le collectif. Et un état d'esprit. Son idée première est celle d'une famille. Il l'a répété à l'envi, même si peu de gens l'ont écouté, préférant débattre de problèmes d'individualités ou se lancer dans des comparaisons avec la campagne de 1998. Lui n'y pensait pas. Il écrivait sur une page blanche. Le groupe, donc. Vivre, défendre, attaquer ensemble. Une équipe. Cela n'empêche pas Didier de nourrir des regrets en termes d'individualités. L'absence de Laurent Koscielny, blessé au mois de mai, en est sûrement un, par exemple. Didier gère chaque joueur individuellement, parle beaucoup à chacun, parce qu'il a une vision humaine de son rôle, mais chaque discussion doit servir le collectif.

Didier m'avait dit : « Viens au troisième match de la poule, on organisera un truc. » J'ai voulu assister à toutes les

rencontres, comme je l'avais fait pour un grand nombre de phases finales disputées par l'équipe de France depuis 1998. Côté organisation, ce n'était pas évident, mais je ne voulais rien rater de cette aventure que je pressentais hors du commun. Je pense que l'équipe type était déjà constituée face au Pérou. Quand Didier a procédé à de nombreux changements dans l'équipe pour affronter le Danemark, on a cru qu'il tâtonnait. Il ne tâtonne pas. C'était surtout une façon d'intégrer d'autres joueurs pour que personne ne se sente exclu de la famille, pour que tous restent motivés, que tous prennent du plaisir. On en revient toujours à la gestion humaine, sa priorité, sa force. Tout ce qu'il a fait était totalement voulu, totalement maîtrisé.

A son propos, on parle beaucoup de chance. La chance, pour moi, c'est pile ou face. Concernant Didier, j'emploierais plutôt le terme d'opportunités multiples. Il sait les préparer, les provoquer, les créer, les gérer, les faire grandir. Qui, par exemple, connaissait Pavard et Hernandez six mois avant la Coupe du monde ? Quand Didier décide de lancer ces deux latéraux dans le grand bain et qu'ils réussissent à ce point, c'est de la chance ou du talent ? Quand il compose des duos d'exception avec Varane et Umtiti, Pogba et Matuidi, que prétendent tout opposer mais que lui sait rendre complémentaires et encore plus performants, c'est de la chance ? Et, quand il fait confiance à Hugo Lloris, laminé après la Suède et les Etats-Unis, mais devenu un des meilleurs gardiens de cette Coupe du monde, est-ce encore de la chance ? Non, c'est beaucoup de réflexion, beaucoup de travail en douceur. Cette épope russe doit faire rayer le mot « chance » du vocabulaire concernant Didier.

Après le match contre le Danemark, nous nous sommes retrouvés pour un moment de détente avec les familles. Didier sait que ces instants sont importants pour décompresser, recharger les batteries en ondes positives. Outre le fait anecdotique que j'ai pu faire des selfies

avec la plupart des joueurs – merci pour cette disponibilité –, je les ai trouvés gonflés à bloc malgré une performance qui nous avait un peu refroidis. Je ne dirais pas que j'ai rencontré des guerriers – je n'aime pas ce mot –, je parlerais plutôt de combattants prêts à en découdre, sans savoir encore qu'ils allaient jouer contre l'Argentine. C'était impressionnant. Didier passe beaucoup de temps en face à face. Outre sa culture de la gagne, il a su leur insuffler, de façon différente à chacun, cet appétit pour le combat, cette solidarité dans l'affrontement. Jouer pour les autres, en laissant son ego de côté. Ne rien lâcher pour l'équipe. Je crois que ce qui caractérise Didier, c'est une énorme confiance qui ne se transforme jamais en suffisance. Humilité, respect.

Est-ce qu'il doute ? Je dirais plutôt qu'il se pose sans cesse des questions. Mais calmement, sereinement. Il ne revient pas beaucoup sur ce qui s'est passé, il voit plus loin. Il ne craint personne mais se méfie de tout le monde. Il est venu en Russie pour aller jusqu'au bout et gagner. Il ne pense qu'à ça depuis le début – et même avant le début – avec clarté et précision. Il sait depuis toujours où il va, ce qu'il construit, malgré tout ce qui a été écrit sur lui pour prétendre le contraire. L'objectif, fixé ou pas par la Fédération, d'être dans le dernier carré ne pouvait lui suffire. Après la demi-finale contre la Belgique, le dîner auquel nous avons participé avec les joueurs et leurs familles a été très festif. Dès la rencontre terminée, Didier se détend, redévient immédiatement lui-même avec son sens de l'humour, ses petites vannes. Nous avons ri, chanté, beaucoup applaudi. Nous étions en finale. Des joueurs se baladaient avec leur fils, un ballon à la main, pour aller le faire dédicacer à leurs équipiers.

Cette politesse, cette simplicité, ce naturel, ce respect et cette humilité reflètent exactement les valeurs de Didier. Ces valeurs qui ont permis aux Bleus de gagner. Et qui leur permettront d'aller bien plus loin encore. Cette équipe-là est bâtie pour exploser la planète foot. ■

L'équipe de Deschamps est bâtie pour exploser la planète foot

Paru dans PARIS MATCH n° 3610 du 18 juillet 2018



A Moscou le 15 juillet 2018, euphorie d'après-match. Nagui et sa femme, Mélanie, viennent toucher le fabuleux trophée tout juste remporté par l'équipe de France et que Didier Deschamps tient pour la deuxième fois de sa carrière.





*Le 2 mai, au centre d'entraînement
de Tottenham, dans le nord de Londres.
Même sans gants, il garde le ballon de
la Coupe du monde bien en main.*

CAPTAIN LLORIS

«Welcome to Tottenham»! Sur un clin d'œil, Hugo Lloris accueille notre équipe, à six jours de la qualification du club anglais en finale de la Champions League; l'un des grands exploits de la saison avec celui de Liverpool, tombeur du Barça de Lionel Messi. Capitaine aux 110 sélections, Lloris a tout vécu en dix ans d'équipe de France. Nul n'était mieux placé que lui pour brosser son «roman en bleu».

Photo VINCENT CAPMAN



Pour se tirer d'affaire, les Bleus peuvent compter sur ses voltiges et plongeons de félin. Ici, le 29 février 2012, en match amical face à l'Allemagne.

Hugo Lloris

«*Etre champion du monde ? On est admiré, oui... mais jugé plus sévèrement*»

Interview de notre envoyée spéciale à Londres

EMILIE CABOT

Paris Match. Quelle est votre première grande émotion avec les Bleus ?

Hugo Lloris. L'Euro 1996 et la demi-finale République tchèque-France m'ont marqué. Mais l'année inoubliable dans l'histoire du foot français, c'est 1998. Formément. J'avais 11 ans, je suivais tous les matchs à la télé. Pour la finale, j'étais dans les rues du Cap d'Agde, où on avait l'habitude d'aller en vacances avec mes grands-parents. Mais, j'étais petit et j'ai dû me coucher tôt, à minuit grand maximum, alors que la foule a fêté la victoire toute la nuit.

Aviez-vous un modèle de joueur lorsque vous étiez gamin ?

Celui qui a marqué ma génération, c'est Zidane. Il est le joueur qui symbolise le succès des Bleus, même si la victoire est

celle de 23 joueurs et d'un staff tout entier. Fabien Barthez m'a marqué aussi. A l'époque, j'étais déjà gardien de but. J'aimais beaucoup ce qu'il dégageait.

Enfant, vous disiez-vous : "Un jour, je serai en bleu, un jour, je serai champion du monde" ?

J'ai toujours eu cette approche, quel que soit le sport que j'ai pu pratiquer : je voulais gagner. Petit, quand je jouais au foot, j'étais dans cette dynamique, mais j'avais du mal à me projeter dans une carrière professionnelle. Après le baccalauréat, j'ai eu une opportunité à saisir dans le monde du football. A partir du moment où j'ai choisi cette voie, le but était de ne me mettre aucune limite, d'aller le plus loin possible.

Quand vous êtes-vous dit que vous pouviez espérer évoluer parmi les grands ?

A 17-18 ans, chez les jeunes, j'avais déjà goûté à l'équipe de France. J'étais

toujours au lycée. Je développais un certain niveau au foot et l'idée a commencé à germer dans ma tête. C'est venu petit à petit. Etrangement, ça n'a jamais été un rêve en soi. Bien sûr, j'ai toujours aimé le football, en raison des émotions qu'il peut procurer et parce que c'est un sport populaire et surtout collectif.

Qu'avez-vous ressenti lors de votre première sélection en équipe de France chez les séniors, le 19 novembre 2008, contre l'Uruguay ?

Beaucoup de fierté. Le premier match en bleu est toujours particulier. C'est chargé d'émotion, on mesure le chemin parcouru, même si je n'avais que 21 ans. On a le film du passé qui tourne en boucle dans sa tête. On pense à la fierté des parents, des grands-parents... On essaie de prendre ses marques le mieux possible. Surtout, on vient avec beaucoup d'ambition et avec l'idée de s'installer dans la

durée. Chacun, à un moment ou à un autre, peut être amené à jouer en équipe de France. Le plus difficile, c'est d'y rester.

L'arrivée à Clairefontaine vous a-t-elle marqué, vous qui avez grandi avec l'équipe de France 1998 ?

D'abord, c'est le château qui m'a marqué. C'est un symbole. Puis, je me souviens, quand on était dans les équipes de jeunes, les rassemblements tombaient toujours au même moment que ceux des pros de l'équipe de France. On les voyait passer devant nous, aller à l'entraînement... C'est la première fois que j'ai croisé Zizou. C'était lors d'un rassemblement avant la Coupe du monde 2006.

Vous avez connu trois sélectionneurs chez les Tricolores : Raymond Domenech, Laurent Blanc et Didier Deschamps. Avec le recul, pouvez-vous dire qui a le secret d'une bonne dynamique de groupe ?

C'est ce qu'il y a de plus dur à construire. Il faut essayer de faire les choses simplement. Laurent Blanc n'est resté que deux ans, c'est difficile de mettre des choses en place, même s'il y en a eu de très bonnes. Pour Raymond Domenech, je suis arrivé sur la fin. Il y avait déjà quelques soucis en interne avec les anciens du groupe. Je pense que Didier Deschamps a construit son succès en reprenant les bases dans le foot et en les solidifiant. Progressivement, il a amené les Bleus au succès. On ne peut cependant pas les comparer. Tous trois aiment l'équipe de France à leur manière. Chacun l'a vécue en tant que joueur et en tant que sélectionneur. Ils ont fait de leur mieux.

Votre pire souvenir, est-ce l'épisode de Knysna [la grève des joueurs et l'élimination au premier tour] ?

Peut-être. Il y a aussi des défaites qui sont toujours dures. Knysna est un échec avant tout sportif: on ne passe pas les poules en Coupe du monde avec l'équipe de France, qui a toujours été ambitieuse et qui a un statut sur la scène mondiale. Et c'est aussi un épisode extra-sportif. Heureusement, on a su rebondir, même s'il a fallu un peu de temps.

Et quel est votre meilleur souvenir en équipe de France ?

La Coupe du monde en Russie, dans son ensemble. L'Euro 2016 en France est également un grand souvenir, même si ça se termine moins bien, avec la défaite en finale face au Portugal. Il y a aussi des matchs comme le barrage face à l'Ukraine en 2013, où on a perdu 2-0 là-bas, puis on a gagné 3-0 au retour et on s'est qualifiés pour la Coupe du monde au Brésil.

Nous sommes presque un an après votre victoire en Coupe du monde.

Vous avez réalisé ou toujours pas ?

Dans le football, on n'a malheureusement pas souvent le temps d'apprécier les choses. On passe tout de suite à la saison suivante. Sur le moment, on est heureux, on profite, puis on est rattrapé par la réalité, par les exigences du quotidien avec son club, par les nouvelles échéances avec l'équipe de France. Peut-être le jour où ça s'arrêtera, on aura le temps de souffler et de savourer.

Ce titre de champion du monde, a-t-il changé quelque chose en vous ?

C'est un poids en moins. C'est difficile d'être appelé chez les Bleus, il y a beaucoup de concurrence. C'est difficile d'y rester et de s'y installer et c'est encore plus difficile de gagner. Quoi qu'on en dise, on essaie toujours de marquer l'histoire de sa génération, encore plus en tant que capitaine. Lorsqu'on fait dix ans en équipe de France, si on s'arrête sans avoir gagné, il y a un petit regret. Là, ce n'est pas le cas. On est complètement épanoui. Mais il ne faut pas s'arrêter là, il faut continuer car on n'est que de passage et c'est également notre responsabilité de transmettre aux plus jeunes. Il faut que le passage de témoin se fasse de génération en génération pour le bien-être de l'équipe de France.

Les réactions des gens, des Français, mais des Anglais aussi, ici à Londres, ont-elles évolué depuis que vous êtes champion du monde ?

Le regard change. On est admiré mais aussi jugé plus sévèrement. Ce statut de champion ne nous donne pas le droit à la moindre erreur.

Etes-vous soucieux du regard des autres ?

Non, pas vraiment. J'ai toujours voulu me préserver de ça. L'important, c'est ce qui se passe chaque jour : le travail, l'envie de toujours vouloir se remettre en question, l'excitation de la compétition, repousser ses limites, relever les défis... On est dans notre bulle et il y a un monde en parallèle, le monde extérieur, le monde des médias. Il faut dealer avec ça, et en aucun cas se laisser influencer. Il faut se concentrer sur notre quotidien.

A quoi avez-vous pensé quand vous avez soulevé le trophée de la Coupe ?

Un peu à l'ensemble de ma carrière, aux gens qui ont compté, dans le foot ou dans ma vie. J'avais aussi conscience de cette chance d'avoir pu gagner ce qu'il y a de plus beau dans le football devant ma famille présente au stade Loujniki, à Moscou : ma grand-mère, ma sœur, mon frère, mon père, mon épouse, mes filles... Pour moi, c'est peut-être ça, le sentiment le plus fort. Etre avec mes filles sur le terrain à

faire des photos avec la Coupe du monde, c'est certainement ce que j'ai vécu de plus fort pendant la compétition.

Si on compare 2018 à 1998, on a l'impression que l'effervescence est un peu retombée depuis juillet dernier...

On passe très vite à autre chose. On le voit en tant que sportifs de haut niveau : d'une semaine à l'autre, d'un match à l'autre, tout change. Les opinions, les critiques, peuvent être positives ou négatives. Aujourd'hui, c'est le monde du football qui veut ça. A titre personnel, à chaque fois que je reviens en France, même si les occasions sont rares, l'accueil est toujours chaleureux. Bien sûr, il y a d'autres problèmes dans la société, mais je crois que le foot a toujours eu le pouvoir de réunir les Français. Quand ça se passe bien, comme ça a été le cas l'été dernier, ça reste des souvenirs partagés. Les Français sont fiers et ils nous le rendent bien.

Est-ce que vous suivez le foot féminin ?

Un petit peu. Après, il n'y a pas trop de suspense sur la scène nationale : Lyon domine le championnat. Les Bleues, on va les suivre : c'est la Coupe du monde et, en plus, c'est en France. On ne peut leur souhaiter que du bien.

Connaissez-vous quelques joueuses de la sélection ?

Pas plus que ça, on se croise. A Lyon, on avait plus l'habitude de se côtoyer au centre d'entraînement. A l'époque, cela tenait à cœur au président Aulas. Je pense que c'était une bonne chose. Parmi les gardiennes, je connais Sarah Bouhaddi, qui est à Lyon.

Avez-vous un conseil à leur donner, à un mois de la compétition ?

Je n'ai pas de conseils. Elles ont gagné tellement de trophées. Elles savent comment appréhender les grandes rencontres. On ne parle pas d'une petite équipe. Il y a de très grandes joueuses. Pour la plupart, elles ont gagné des titres en club, sur la scène nationale ou européenne. Il ne leur manque qu'un trophée avec l'équipe de France. C'est un moment important de leur carrière. Je pense qu'elles ont de bonnes chances de le faire, avec le soutien des Français.

Avez-vous un pronostic ?

J'espère qu'elles gagneront. Je leur souhaite. Après, au football, on ne peut pas tout maîtriser. Je répète souvent qu'il faut de la discipline, un super état d'esprit, du talent, un brin de réussite, un peu de chance. Si tout est réuni, elles pourront gagner. Et jouer à domicile peut être un avantage. Je pense que les Français répondront présent. ■



RUSSIE 2018
**DANS L'AVION
DU SACRE**

Le 10 juin, sur le vol Lyon-Moscou, les cadors du foot français sont aussi une bande de copains. Au premier rang, Raphaël Varane et Kylian Mbappé, Steve Mandanda et Olivier Giroud.

Photo GUILLAUME BIGOT

LES COULISSES

Personne ne doit manquer sur la photo de classe, quitte à se serrer un peu avant le décollage pour Moscou... et la deuxième étoile. Les champions du monde de foot de 2018 auront aussi été champions des réseaux sociaux, embarquant leurs fans au cœur de leur quotidien et parfois de leur vie privée. En ouvrant à la presse les portes de leur camp de base, leurs illustres aînés des éditions précédentes ne faisaient pas autre chose. Même en plein Mondial, les Bleus ne sont jamais complètement coupés du monde.





Ces deux-là n'ont pas besoin de se réconcilier sur l'oreiller. « La Pioche » et « Grizou », plus que de simples coéquipiers, sont de vrais copains sur et en dehors du terrain. Un duo qui en rappelle d'autres, comme les tandems Michel Platini-Dominique Bathenay ou Laurent Blanc-Fabien Barthez. Dans le cocon des camps de base, loin de leurs proches, les champions tricolores cultivent des amitiés solides comme un trophée du Mondial. Et si c'était ça, la clé de la victoire ?

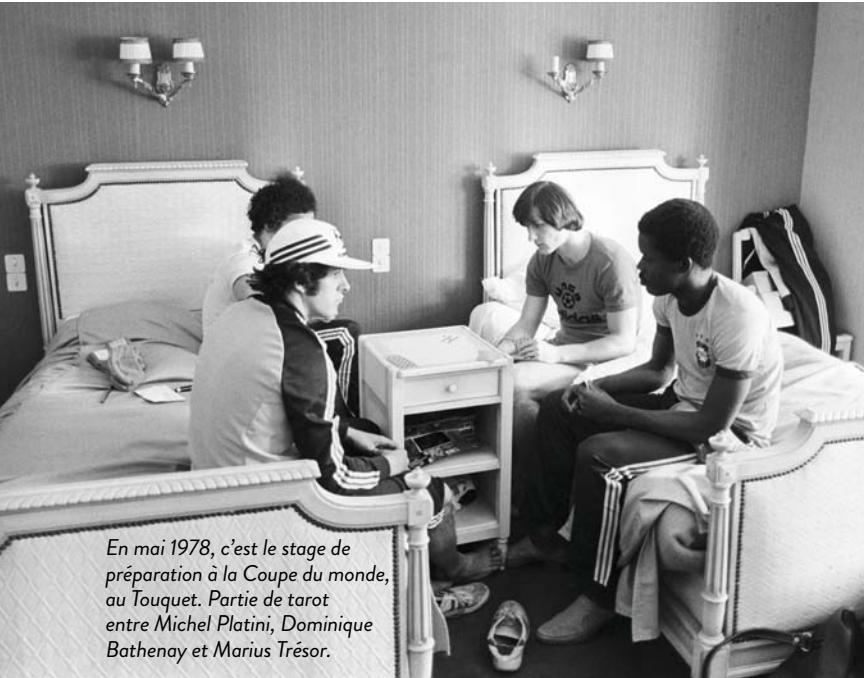
FRANCE 2016

**POGBA-GRIEZMANN:
ENTRE POTES**



Juillet 2016, Clairefontaine. Le milieu de terrain et l'attaquant devant un match de l'Euro, dans la chambre de Paul Pogba. «Je passe toujours de bons moments quand je suis avec Grizou. C'est mon frère», confiera ce dernier.





En mai 1978, c'est le stage de préparation à la Coupe du monde, au Touquet. Partie de tarot entre Michel Platini, Dominique Bathenay et Marius Trésor.



Séance de massage pour Marius Trésor, en présence du Dr Villicac, le médecin de l'équipe de France.



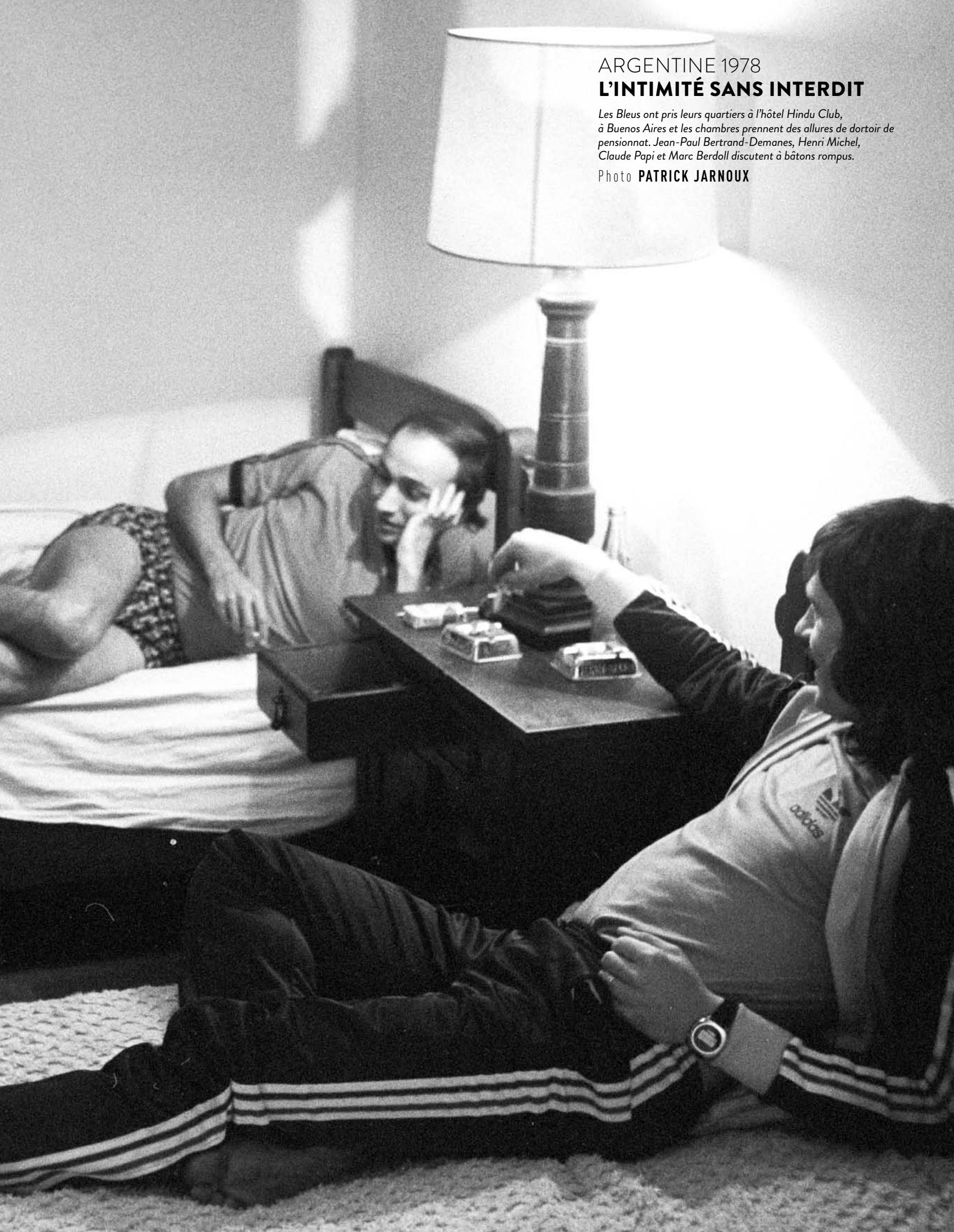
A la table du petit déjeuner, Marc Berdolla, Maxime Bossis et Marius Trésor.

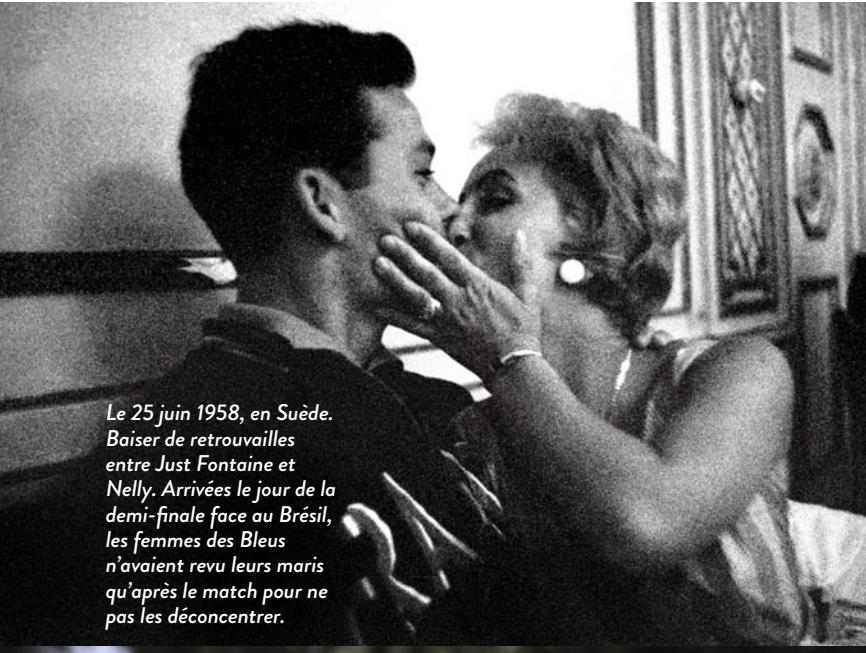


ARGENTINE 1978
L'INTIMITÉ SANS INTERDIT

Les Bleus ont pris leurs quartiers à l'hôtel Hindu Club, à Buenos Aires et les chambres prennent des allures de dortoir de pensionnat. Jean-Paul Bertrand-Demanes, Henri Michel, Claude Papi et Marc Berdolle discutent à bâtons rompus.

Photo PATRICK JARNOUX





Le 25 juin 1958, en Suède.
Baiser de retrouvailles
entre Just Fontaine et
Nelly. Arrivées le jour de la
demi-finale face au Brésil,
les femmes des Bleus
n'avaient revu leurs maris
qu'après le match pour ne
pas les déconcentrer.



Juillet 1982, en Espagne.
Avant la demi-finale
contre l'Allemagne de
l'Ouest, Alain Giresse en
tendre tête-à-tête avec
Chantal.



Le 6 octobre 1995,
David Ginola reçoit
Match en famille, à
Newcastle, où il vient
de s'installer avec
Coraline son épouse
depuis quatre ans, et
leurs deux enfants,
Andrea et Carla.

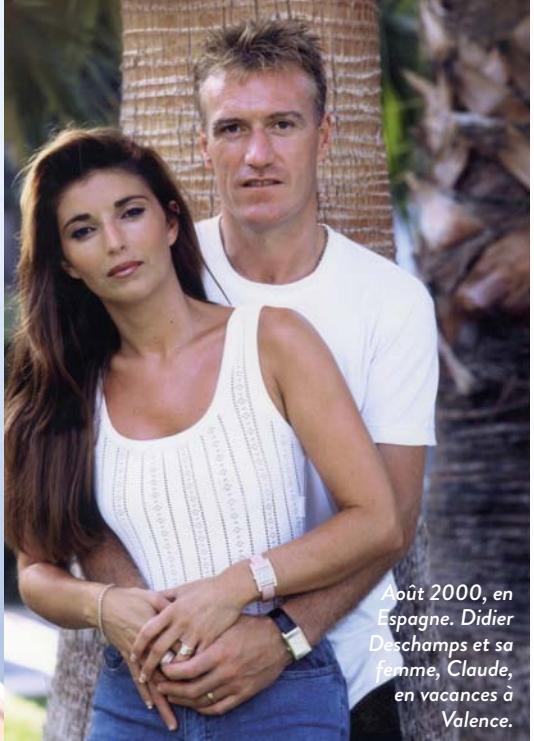




Juin 1978, en Argentine.
L'amertume de Christèle Platini à
droite d'Yvette Bathenay, après la
défaite face à l'Italie.



Juillet 1998, à Èze.
Le champion du
monde Emmanuel
Petit et sa
compagne, Ariane.



Août 2000, en
Espagne. Didier
Deschamps et sa
femme, Claude,
en vacances à
Valence.

DES HOMMES AMOUREUX

Le 20 décembre 1985, à Paris. Petit déjeuner
au lit pour les jeunes mariés Luis Fernandez, nouveau
capitaine du PSG, et Audrey, enceinte.



Janvier 1995, Pierre et Ginette Deschamps, des parents fiers de leur fils, Didier.



Juillet 2018,
Russie. Antoine
Griezmann
partage sa joie de
champion avec sa
petite fille, Mia.





MICHEL PLATINI CHEF DE FAMILLE

En mai 1985 à Turin. Michel Platini sur le tatami avec son fils Laurent, 7 ans et sa fille Marine, 5 ans. Un papa forcément ceinture noire, qui vient de remporter la Coupe d'Europe des clubs champions avec la Juve.

Photo JACK GAROFALO

RUSSIE 2018

Moscou, 15 juillet. Hugo Lloris maîtrise le ballon devant Mario Mandzukic à l'affût, lors de la finale de la Coupe du monde. A la 69^e minute, l'attaquant croate inscrira le deuxième but de son équipe. Sans conséquence : la France s'impose 4-2.



L'ÉLÉGANCE DU GESTE

BLEUS CONTRE BLEUES : LE FACE-À-FACE

Didier Deschamps, signant pour Paris Match son album personnel, a pris plaisir à feuilleter notre comparatif filles-garçons. Il est vrai que chaque geste mériterait, de part et d'autre, le prix de l'élegance. Quant à Noël Le Graët, déployant la séquence dans son bureau à la FFF, il a émis, très admiratif, le souhait d'y accrocher bientôt les tirages de ces clichés. Un parallèle extrêmement flatteur à l'œil.

Gardiens de but, la grande parade

FRANCE 2015

Lorient, 8 février. Sarah Bouhaddi s'impose dans les airs. Un match référence pour la gardienne de but française qui a sauvé un penalty (65'). Les Françaises l'emporteront 2-0 face aux Etats-Unis.

Photos MARTIN RICHARD



L'art du dribble

FRANCE 2019

Auxerre, 4 avril. Echappée belle pour Kadidiatou Diani, l'attaquante française, qui se défit de la rude défense nipponne, lors de ce France-Japon (3-1) au stade de l'Abbé-Deschamps.

Photo JÉRÔME PREVOST





RUSSIE 2018

Saint-Pétersbourg, 10 juillet. Mousa Dembélé ceinture
Antoine Griezmann lors de la demi-finale de la Coupe du monde.
Les Belges n'arriveront cependant jamais à forcer
le verrou tricolore. La France s'impose 1-0.

Photo MAURICE VAN STEEN



RUSSIE 2018

Saint-Pétersbourg, 10 juillet. Contre les Diables rouges, Kylian Mbappé a placé sa première accélération à la 20^e seconde du match ! Le gamin de Bondy a été intenable lors de la demi-finale du Mondial.

FRANCE 2019

Le Havre, 19 janvier. Eugénie Le Sommer ajuste un tir sur son pied droit face aux Etats-Unis, au stade Océane, cinq mois avant le début de la Coupe du monde féminine. Un match remporté par les Bleues 3-1.





RUSSIE 2018

Kazan, 30 juin. Face à l'Argentine, Benjamin Pavard, le latéral tricolore droit, égalise (2-2, à la 57^e minute) d'une superbe reprise de volée, en huitième de finale de la Coupe du monde.

FRANCE 2018

Grenoble, 9 octobre. A la pointe de l'attaque des Bleues, Eugénie Le Sommer vise le record de Marinette Pichon, meilleure buteuse de l'histoire de l'équipe de France (81 buts). Ce jour-là, c'est un festival offensif: 6 à 0 contre les Lionnes indomptables du Cameroun.



RUSSIE 2018

Kazan, 30 juin. Balle au pied, à 37 km/h !
Kylian Mbappé a laissé les défenseurs argentins
sur place. A 19 ans, l'attaquant signe
un doublé et provoque un penalty, en huitième
de finale de la Coupe du monde.

Photo PIERRE LAHALLE

La joie des « goleadores »

FRANCE 2019

Le Havre, 19 janvier. Premier match de l'année, face aux Américaines, triple championnes du monde. Wendie Renard prend son envol après avoir marqué, mais son but sera refusé. Les Françaises signent cependant une très belle victoire (3-1).

Photo SÉBASTIEN BOUE



SUR UN AIR DE VICTOIRE

*Chaud ambience à Montmartre !
Le peuple de Paris n'a pas attendu la fin du
match France-Croatie, ce 15 juillet 2018,
pour laisser exploser sa joie. Trente minutes
avant le coup de sifflet final, plus personne
ne doute du triomphe des Tricolores.*

Photo VINCENT CAPMAN



FANS D'EUX



Un million de supporters et les Champs-Elysées transformés en fleuve doré, c'est l'image du triomphe de 1998, celui de la première étoile de champions du monde. «Et 1, et 2, et 3-0 !», devient le cri de ralliement de ce rendez-vous festif, mot de passe et formule magique en référence au 3-0 de l'équipe de France face au Brésil. En 2018, ils étaient de nouveau des centaines de milliers de fervents admirateurs venus applaudir l'autobus à impériale (passé trop vite !) des vainqueurs de la Croatie à Moscou, ceux de la deuxième étoile. Depuis 2016, le monde des supporters s'est structuré autour de l'équipe de France. Il compte 130 000 adhérents, dont 25 000 membres actifs. Ils ont même un référent au sein de la Fédération française de football. Toutes les personnalités, à commencer par les chefs d'entreprise et nos chefs d'Etat, ont le cœur en bleu, et le show-biz n'est pas en reste: de Dalida à Johnny Hallyday, qui interprétera «Tous ensemble» en 2002, acteurs et chanteurs se griment en bleu-blanc-rouge pour les grandes occasions.



1



3



2



4



1. Lino Ventura rend visite à Michel Platini chez lui, près de Turin. Cette première rencontre, le 4 mars 1986, sous les auspices de Paris Match, marque le début d'une véritable amitié entre les deux hommes.
2. En 1982, Dalida offre son soutien à l'équipe de France avec «La chanson du Mundial».
3. S'il aime les livres, c'est avec son ballon porte-bonheur que Bernard Pivot, «né à Lyon, supporter des Verts», posait pour nous en 1983.
4. Les deux Thierry, Roland et Gilardi. Le second succédera au premier pour commenter les matches de l'équipe de France sur TF1.
5. Métro, destination Stade de France pour l'actrice Julie Gayet, tout en bleu, ce 10 juillet 2016 pour la finale de l'Euro entre la France et le Portugal.



6. Pour rien au monde, le candidat à la mairie de Paris Philippe Séguin n'aurait raté un match, surtout pas la finale de l'Euro 2000, qu'il a enregistrée sur son magnétoscope.

7. Le 15 juillet 2018, à Moscou, dans la tribune présidentielle, c'est le protocole qui valse ! Emmanuel Macron bondit de son siège à l'ouverture du score par la France.

8 et 9. Certaines victoires valent bien une explosion de joie profane. Dans le XVI^e arrondissement parisien, les religieuses sont aussi de la fête pour célébrer la Coupe du monde 2018, alors que dans les rues de la capitale, la – très jeune – relève a fière allure.

10. A Leipzig, en Allemagne, le 18 juin 2006, durant le Mondial, le comédien Gérard Jugnot vit au plus près la rencontre entre la France et la Corée du Sud, qui se soldera par un nul (1-1).



Florence Hardouin

DIRECTRICE GÉNÉRALE DE LA FFF

Une des grandes fiertés du président Le Graët, c'est d'avoir recruté Florence Hardouin pour la direction générale de la FFF. Ancienne championne d'escrime, elle est aussi membre du comité exécutif de l'UEFA. Le magazine américain «Forbes» la salue comme la troisième femme la plus puissante du sport international.

Photo VIRGINIE CLAVIÈRES

FEMMES DE POUVOIR

L'émergence de la gouvernance féminine est une des grandes révolutions de palais au cœur du football français. Dans un milieu traditionnellement masculin, souvent taxé de machisme, cette percée est fulgurante. La Fédération française est quasiment à parité (55%-45%), et la Ligue professionnelle a hissé une femme à la présidence.





« LE FOOT FÉMININ ? C'EST 110 PROFESSIONNELLES POUR 250 JOUEUSES EN D1 »

A son actif, elle compte 31 sélections chez les Bleues. L'ancienne internationale a raccroché les crampons, mais n'a jamais quitté le monde du ballon rond. En 2011, Brigitte Henriques rejoint la Fédération française de football. Elle en est aujourd'hui la vice-présidente déléguée.



Brigitte Henriques VICE-PRÉSIDENTE DÉLÉGUÉE DE LA FFF

Interview FLORENCE SAUGUES

Paris Match. Quand le football féminin est-il né en France ?

Brigitte Henriques. En 1917-1920. Peu de gens le savent. Pendant la guerre, les femmes ont exercé les métiers des hommes partis au front. Elles ont également pratiqué leurs loisirs. Le football avait beaucoup de succès : les matchs se jouaient devant 25 000 spectateurs. Mais en 1927, les autorités ont décrété que le football était dangereux pour les femmes. Il nuisait à leur féminité et à la procréation. Sa pratique a été prohibée en Grande-Bretagne. En Italie, aussi, mais les femmes continuaient à jouer en cachette. En France, l'interdiction sera prononcée en 1940, sous Pétain.

Après la Libération, est-ce que le milieu du football a suivi l'évolution de l'émancipation des femmes dans la société ?

Dans les années 1960-1970, on a connu un rebond extraordinaire grâce à un événement étonnant. Le quotidien

« L'Union », de Reims, organisait tous les ans des matchs de gala. Une année, ils ont proposé des rencontres avec des nains. L'année suivante, avec des femmes. Cette version a eu un succès phénoménal. A la suite de cet engouement, une équipe féminine a été créée à Reims, puis une équipe de France. Ces pionnières sont devenues les ambassadrices du football féminin dans le monde. Elles allaient faire de la promotion à travers la planète entière et jouaient devant 50 000 à 100 000 spectateurs.

Il y a eu un retour en arrière dans les années qui ont suivi. A l'époque où vous vouliez jouer au football, dans les années 1980-1990 c'était une tout autre ambiance...

Quand j'ai voulu m'inscrire, à 6 ans, à la fin des années 1970, on m'a répondu : "Non ! On ne prend pas de fille." Je ne l'ai même pas vécu comme une injustice. C'était juste comme ça en France à cette époque.

Les jeunes femmes qui parvenaient à jouer envers et contre tout devaient faire preuve de courage et d'obstination. Et votre parcours le démontre.

Je n'ai commencé à jouer qu'à l'âge de 12 ans, à Poissy, où il y avait 70 licenciées. Une chance extraordinaire. J'ai pu intégrer l'équipe de France dans laquelle j'ai évolué dix ans. A l'époque, on n'imaginait pas devenir professionnelle, j'ai dû apprendre un métier, puis l'exercer. J'ai été professeur d'EPS pendant vingt ans. Puis j'ai passé mes diplômes et je suis devenue entraîneure.

Quand un tournant s'est-il amorcé en faveur du football féminin ?

D'abord en 1998, quand Aimé Jacquet a accepté que les filles puissent intégrer le pôle France à Clairefontaine [l'anti-chambre de l'équipe de France]. Ensuite, les planètes se sont alignées en 2011, quand Noël Le Graët, le nouveau président élu de la Fédération française de football, a décidé de promouvoir le football féminin.

Comment cela s'est-il traduit ?

Avec la sélection d'une vingtaine de filles, intégrées à Clairefontaine, à qui on a permis de s'entraîner dans les meilleures conditions qui soient. Certaines de ces joueuses ont ensuite intégré le club de Montpellier, qui a été le premier à leur donner un statut professionnel. Cela a donné des idées à Jean-Michel Aulas, le président de l'Olympique lyonnais. L'OL permet aujourd'hui à ses footballeuses d'être toutes professionnelles et de s'entraîner dans des conditions dignes de tout sportif de haut niveau. D'ailleurs, cette équipe lyonnaise gagne en 2011 sa première finale de la Champions League européenne.

2011, c'est aussi l'année où les Bleues parviennent en demi-finale de la Coupe du monde de football.

C'est la deuxième Coupe du monde disputée par l'équipe de France féminine. Lorsque nous nous sommes qualifiées pour la demi-finale, avec Noël Le Graët, nous nous sommes regardés. Je savais que nous pensions à la même chose : aux Etats-Unis, les joueuses sont des stars depuis très longtemps. Elles sont affichées partout. Les stades sont pleins. Et, avant chaque rencontre, des petites filles disputent leur propre match. Et, nous nous sommes dit, dans ce regard, qu'un jour, il faudrait que ce soit comme ça en France.

Huit ans après, où en est-on ?

On est passée de 50 000 joueuses à 100 000. De 1 000 inscriptions annuelles à 15 000 par an. On compte 3 000 éducatrices et on va bientôt atteindre notre milleième arbitre.

Quelle est la proportion de professionnelles chez les joueuses ?

Sur 250 joueuses en D1, 110 sont professionnelles. Dont 50 à temps plein. Les autres sont semi-pros. Toutes doivent déjà penser à une reconversion car les salaires ne sont pas ceux des hommes.

La parité des rémunérations est-elle la bataille qu'il reste à gagner ?

Plus globalement, il faut professionnaliser les structures. Il faut pouvoir offrir aux femmes des conditions d'entraînement équivalentes à celles des hommes. Pour cela, il faut des moyens. Il faut donc investir à longue échéance pour créer une économie qui va générer des recettes en termes de billetterie, de droits télé, de sponsors... D'où l'importance de la médiatisation.

La coupe du monde 2019, qui se déroule en France, devrait être une belle vitrine pour faire la promotion du football féminin...

On mise beaucoup dessus. Mais ce n'est pas le seul enjeu. Il faut aussi que l'organisation soit au niveau de l'Euro 2016 ou de la Coupe du monde 1998. Nous voulons également rayonner sur tout le territoire français. Il y aura des rencontres à Paris, à Lyon, au Havre, à Montpellier... Et nous voulons remplir les stades.

Avez-vous mis en place une politique particulière dans ce sens ?

Nous avons convaincu la Fifa de proposer des prix à partir de 9 euros : 750 000 billets sont déjà partis sur le 1,3 million en vente. Sept matchs se jouent déjà à guichets fermés.

L'ultime enjeu est de gagner la Coupe...

Un an après l'exploit des garçons, il n'y aurait rien de plus beau. C'est un vœu que je fais pour la France et pour Noël Le Graët. ■

Stéphanie Frappart

ARBITRE LABEL FIFA

Par EMILIE CABOT

Dimanche 28 avril 2019, stade de la Licorne. Amiens et Strasbourg se quittent sur un match nul. Cette rencontre entre dans l'histoire. Pas grâce à son score, mais grâce à une femme. Stéphanie Frappart, 35 ans, 1,64 mètre, 55 kilos. Malgré sa silhouette menue, elle dégage une autorité naturelle. Cheveux noués en chignon bas, elle siffle les corners, rappelle des joueurs à l'ordre quand il le faut... Ce jour-là, elle devient la première arbitre féminine de la Ligue 1.

Stéphanie a l'habitude de jouer les pionnières. En 2014, elle était déjà la seule à officier chez les pros masculins en Ligue 2. « J'étais un peu une attraction, mais j'ai prouvé rapidement que j'avais les compétences. On m'a vite laissée tranquille », se souvient-elle. Dans quelques semaines, elle sera à nouveau dans la lumière des projecteurs. Elle a été désignée pour départager les équipes nationales lors de la Coupe du monde féminine. En la matière, elle ne manque pas non plus d'expérience. Elle a jugé les matchs, chez les dames, lors de la Coupe du monde 2015 et lors des Jeux olympiques de Rio.

Il n'y a pas que sur les terrains que Stéphanie a ouvert la voie. Dans sa famille aussi. Quand, adolescente, elle choisit l'arbitrage, ses trois plus jeunes frères l'imitent. Chez les Frappart, on aime le foot. Le père, ancien ouvrier chez 3M, a joué en amateur. Ses enfants, deux filles et trois garçons, ont tous

tâté du ballon rond à des niveaux différents. Les week-ends, avec son épouse, assistante maternelle aujourd'hui à la retraite, ils se dispatchaient entre les différents stades où leurs enfants évoluaient. Les garçons ont arbitré deux ou trois ans, avant de privilégier le jeu pur. Stéphanie, elle, a continué à tracer sa route. Celle d'une petite fille qui découvre le foot vers 10 ans dans son école du Val-d'Oise. Elle préférera « jouer avec les garçons que de sauter à la corde avec [ses] copines ». Mordue, elle s'inscrit en club, joue dans une équipe de filles, mais ce qui l'intéresse, c'est comprendre les règles. A 13 ans, elle se lance dans l'arbitrage. Pourtant, quand elle occupe sa place de milieu de terrain dans son équipe, elle a un bon niveau. Pour preuve : elle s'est retrouvée « quasiment aux portes de l'équipe de France ».

A 18 ans, elle doit trancher : jouer ou arbitrer. Le sifflet l'a emporté. Avec lui, elle choisit l'espoir d'une meilleure carrière. « Le foot féminin était moins développé qu'à l'heure actuelle. » Avec le recul, Stéphanie n'a aucun de regret. Lucide, elle reconnaît : « Les compétitions que j'ai vécues en tant qu'arbitre, je ne les aurais jamais vécues en tant que joueuse. »

Aujourd'hui, elle pourrait vivre financièrement de sa passion, mais « le souci, c'est qu'on est indemnisé au match ». Pour un meilleur confort financier, la jeune femme travaille à mi-temps à la Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT) où elle est directrice des activités. « C'est important d'avoir un pied ailleurs », ajoute-t-elle. Le midi, pas de pause déjeuner avec les collègues. Pendant deux heures, elle enchaîne exercices de vitesse, musculation et entraînement fractionné pour être au top. « Je passe les mêmes tests physiques que les hommes qui arbitrent au même niveau que moi », précise-t-elle. Les exigences techniques et physiques sont les mêmes, les rémunérations aussi. Comme quoi, la parité homme-femme peut exister dans le milieu du football ! ■



(FSGT) où elle est directrice des activités. « C'est important d'avoir un pied ailleurs », ajoute-t-elle. Le midi, pas de pause déjeuner avec les collègues. Pendant deux heures, elle enchaîne exercices de vitesse, musculation et entraînement fractionné pour être au top. « Je passe les mêmes tests physiques que les hommes qui arbitrent au même niveau que moi », précise-t-elle. Les exigences techniques et physiques sont les mêmes, les rémunérations aussi. Comme quoi, la parité homme-femme peut exister dans le milieu du football ! ■



En 2013, Nathalie Boy de la Tour devient la première femme à siéger au conseil d'administration de la LFP. Elle en est élue présidente en 2016.

Nathalie Boy de la Tour

PRÉSIDENTE DE LA LIGUE DE FOOTBALL PROFESSIONNEL

Par BRUNO JEUDY

Nathalie Boy de la Tour est une pionnière. Première femme à présider – depuis 2016 – la Ligue de football professionnel (LFP), elle détonne dans cet univers hyper masculin. Quand cette femme blonde débarque à la tête du foot pro, avec comme seul bagage sportif dix ans de danse classique, ça vanne dans les vestiaires. Une Bastille vient pourtant de tomber, à la surprise générale. L'ex-coach national Raymond Domenech s'est fait souffler le poste in extremis. Faute de s'entendre entre eux, les présidents de club et les représentants des joueurs finissent par trouver un compromis avec le nom... de cette quadra inconnue du grand public. Une sensation à l'époque.

Il faut dire que la trajectoire de cette entrepreneuse est étonnante. Sa vie bascule le jour où elle croise la route de Philippe Séguin, grand amateur de ballon rond. En 2008, il l'enrôle dans son Fondaction du

football, destiné à favoriser l'insertion des jeunes. « Ce fut un coup de cœur. J'ai aimé sa vision sociale du football », confie-t-elle. Dès lors, la carrière de Nathalie Boy de la Tour va prendre une autre dimension. En 2013, elle intègre le conseil d'administration de la Ligue en lieu et place d'Alain Giresse, une des stars de la bande de Platini. Jean-Michel Aulas, le puissant patron de l'Olympique lyonnais, la prend sous aile. Mais, résumer son parcours à une suite de coups de bol serait passer à côté de sa personnalité atypique. Regard déterminé, cette boule d'énergie ne tient pas en place. Avec la franchise qui la caractérise et qui lui joue parfois des tours notamment dans les médias, elle ne cherche pas à s'inventer une passion cachée. Elle a découvert le foot assez tard. Ses premiers souvenirs de match remontent aux France-Brésil des années 1980. Elle se souvient avoir assisté à un match de championnat au Parc des Princes.

« Un PSG-Sochaux », croit-elle. Depuis, elle a rattrapé le temps perdu. Fonction oblige, elle assiste désormais à cinquante matchs par an. « On m'appelle parfois le « chat noir » car je ne porte pas chance à l'équipe qui reçoit », sourit-elle. Dans les gradins, elle vibre même si elle doit conserver son droit de réserve pour ne froisser aucun de ses voisins de tribune. Ce qu'elle adore par-dessus tout, « c'est cette émotion partagée au milieu des stades ». Et d'insister : « Le foot est le premier spectacle vivant en France, onze millions de spectateurs par an et des places à tous les prix. »

A la Ligue, d'emblée, la présidente s'est fixé des objectifs ambitieux : « apaiser » cette assemblée d'hommes de pouvoir ; « développer les revenus » ; « augmenter l'affluence » dans les stades et « protéger les capacités de la France à former ses talents ». Au terme de son mandat, elle a déjà coché la plupart des cases et devrait, sauf surprise, rempiler l'an prochain. Mais cette passion sincère pour le ballon rond tient aussi à une fêlure, un drame personnel. Il y a quelques années, son mari est tombé malade. Un cancer du pancréas qui a resserré les liens familiaux. Son fils aîné Charles (21 ans) a arrêté le foot très vite tandis que son petit dernier, Arthur (12 ans) évolue en U12 dans un club parisien. A la maison, les matchs servent presque de thérapie à la famille Boy de la Tour qui surmonte l'épreuve. « Le foot a tellement apporté à mon petit garçon qui voyait son père malade que je me dois de rendre à ce sport ce qu'il m'a donné », confie-t-elle très émue.

Première femme et sans doute seule femme au monde à la tête d'une ligue professionnelle, Nathalie Boy de la Tour a essaimé. Depuis, l'escrimeuse Florence Hardouin est devenue directrice générale de la FFF et Corinne Diacre a pris les rênes de l'équipe de France féminine. Enfin, Stéphanie Frappart a arbitré, le 28 avril 2019 – c'est une première –, un match de Ligue 1. Le foot français fait donc sa révolution. Plutôt une bonne idée alors que la France accueille, du 7 juin au 7 juillet, pour la première fois, la Coupe du monde féminine. L'occasion de promouvoir ce sport encore embryonnaire dans notre pays, à côté des Etats-Unis, de l'Allemagne et des pays nordiques. « On espère donner une vitrine au foot féminin en accélérant son développement », promet-elle.

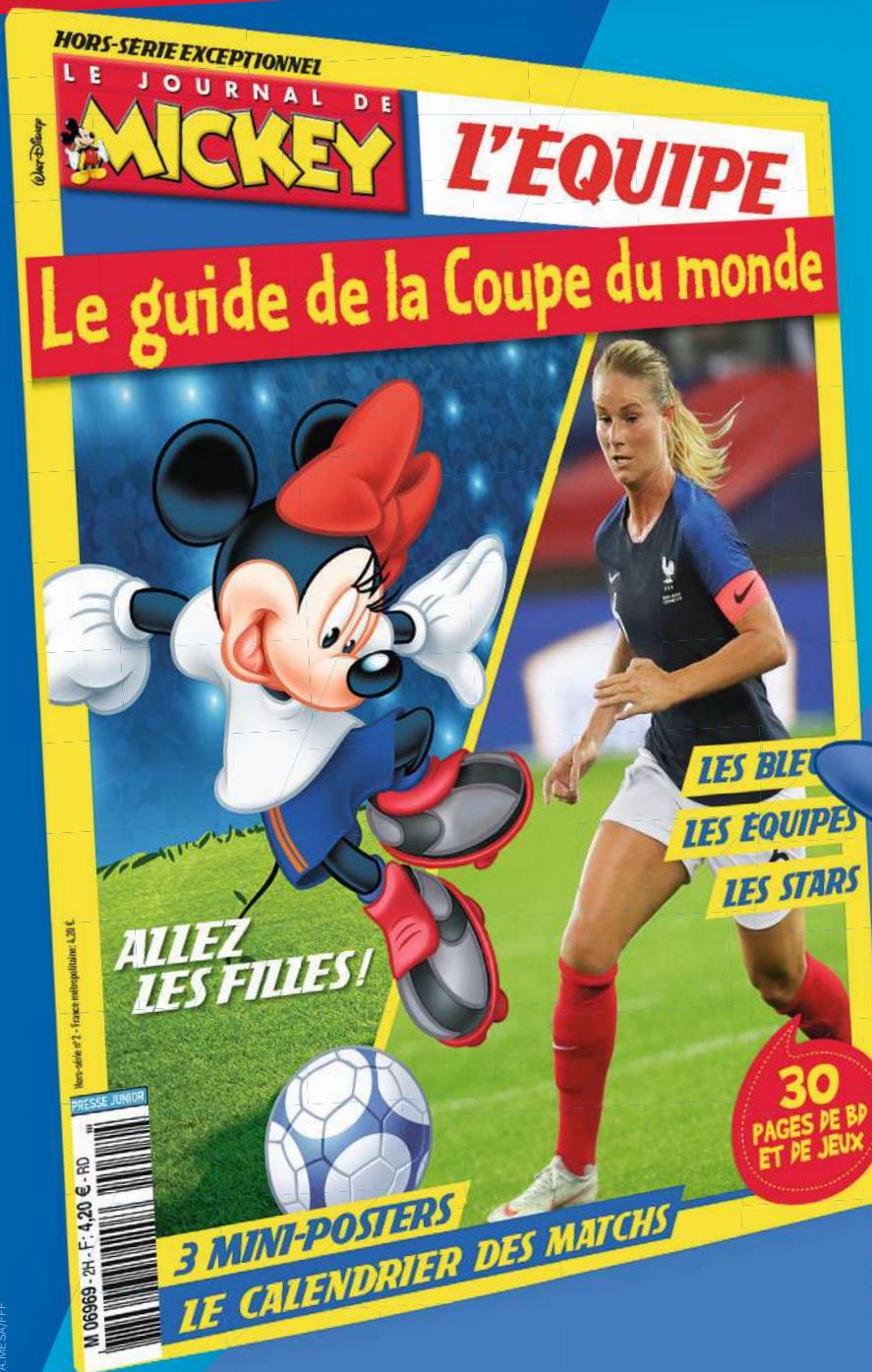
Nathalie Boy de la Tour a du pain sur la planche puisqu'on recense 150 000 licenciées (contre 2 millions chez les hommes), 12 clubs dans la ligue féminine mais peu ou pas de joueuses professionnelles. Première supportrice des Bleues, la présidente espère faire coup double une année après le titre des garçons. ■

HORS-SÉRIE EXCEPTIONNEL



L'ÉQUIPE

TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LA COUPE DU MONDE FÉMININE 2019 !



⇒ LES ÉQUIPES
ET LES STARS

⇒ DES JEUX

⇒ DES BD



EN CE MOMENT CHEZ
TON MARCHAND DE JOURNAUX

EN CADEAU
**3 MINI
POSTERS**
+ LE CALENDRIER
DE TOUS LES MATCHS!



COUPES ET COUPLES À LA UNE

Les quais de Seine, à Paris, sont une mine d'or pour les amateurs de journaux collectors, dont certains numéros de Match. Le sport y tient naturellement son rang.

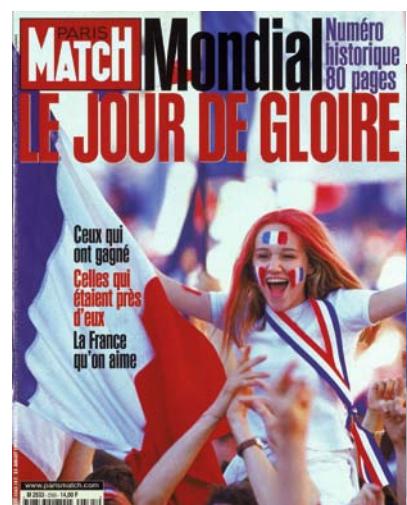
Au sortir d'un combat à Londres, le 29 mars 1949 (soit quatre jours après le lancement de notre magazine), Marcel Cerdan bat le Britannique Dick Turpin. Le boxeur, amant d'Edith Piaf, sacré champion du monde contre l'Américain Tony Zale, fait la une du numéro 3, photographié par Walter Carone. Cette publication, quasi introuvable, se vend 25 euros de nos jours.

Le football, lui, apparaît d'abord, côté clubs. Paris Match salue, sur la couverture du numéro 60, plutôt insolite, le onze du Racing Club de Paris, vainqueur de la Coupe de France, à la manière des vignettes Panini si prisées des amateurs. Puis viendra le Stade rennais, en 1965, et, en 1993, l'Olympique de Marseille, champion d'Europe avec... Didier Deschamps, déjà.

Le premier des Bleus en couverture, n'est autre que l'attaquant Just Fontaine, meilleur buteur de la Coupe du monde 1958 avec 13 buts, un score invaincu à ce jour. Mondial toujours, avec Pelé qui jaillit à la une, fort du triomphe du Brésil, en 1970. Couverture plus insolite en 1974 : on n'y voit que les jambes du Néerlandais Cruyff... «assurées plus d'un milliard» ! Retour aux Bleus en 1982. Enfin, le maillot brodé du coq français s'affiche de nouveau sur notre magazine : il est porté par Michel Platini.

Des Coupes et des couples. Les temps modernes nous en gratifient à foison : la première étoile en 1998, l'Euro 2000, la «tragédie de Zidane» (2006), l'avènement de 2018, en Russie. Les footballeurs sont désormais des stars, et pas seulement des «idoles à supporters». Aussi voit-on fleurir les couples à la une. Car, hors du champ clos et des terrains, les joueurs s'inscrivent dans la vie. ■

Patrick Mahé



RÉVEILLEZ-VOUS TOUS LES MATINS AVEC

MARC-ANTOINE
LE BRET

ALBERT
SPANO

ÉLODIE
GOSSUIN

LE
**MEILLEUR
DES RÉVEILS**
6H / 9H30



MUSIQUE
BONNE HUMEUR
CADEAUX
INFOS
LE BRET DU FAUX
HUMOUR
INTERVIEWS



LE MEILLEUR DE LA MUSIQUE

CHANEL

LE PARFUM

DISPONIBLE SUR CHANEL.COM

PARFUM